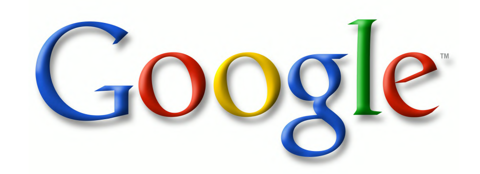
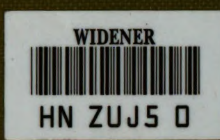
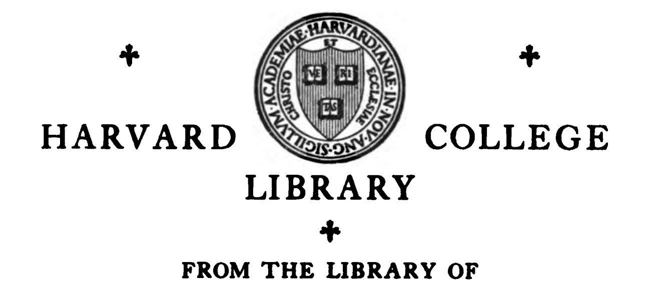
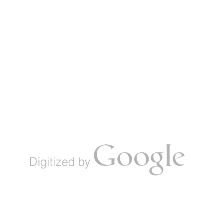



WIDENER
HN ZUJ5 O

[redacted]


SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



SOUVENIRS

D'UN

VOLONTAIRE DE CATHELINEAU

(CAMPAGNE ET CAPTIVITÉ)

1870-1871

Complétés après un quart de siècle

PAR

Le Baron DE FONTENAY

BELLÊME

IMPRIMERIE DE GEORGES LEVAYER

1899

SOUVENIRS

D'UN

VOLONTAIRE DE CATHELINEAU

SOUVENIRS

D'UN

VOLONTAIRE DE CATHELINEAU



Bellême, imp. G. Levayer

SOUVENIRS

D'UN

VOLONTAIRE DE CATHELINEAU

(CAMPAGNE ET CAPTIVITÉ)

1870-1871

Complétés après un quart de siècle

PAR

Le Baron DE FONTENAY

BELLÊME

IMPRIMERIE DE GEORGES LEVAYER

1899

SOUVENIRS

D'UN

VOLONTAIRE DE CATHELINEAU

---

11 Janvier 1898.

Il y a vingt-huit ans que j'ai écrit les *Derniers jours de campagne et captivité d'un volontaire de Cathelineau*, destinés à mes parents et à mes amis ; c'était pour leur dire seulement ce qui m'était arrivé.

Après plus d'un quart de siècle, je cède à des demandes nombreuses et j'imprime de nouveau ces souvenirs en y ajoutant quelques pages préliminaires sur les choses qui se passèrent à cette

triste époque et qui sont restées gravées dans ma mémoire.

Depuis déjà quelques années on s'élevait avec violence contre l'Empereur et son gouvernement. La *Lanterne* de Rochefort, qui l'attaquait avec ironie, fureur et le tournait en ridicule, poussait au mécontentement. Une infinité de gens, las du gouvernement, refusèrent de voter le Plébiscite.

Je me rappelle ces paroles d'un vieil homme de confiance que nous avions, mon cher Dormeau, il était conseiller municipal, président de la Fabrique et à la maison depuis cinquante ans. Interrogé par moi s'il allait voter : *Oui*.

— Il le faut bien, dit-il, puisque personne d'ici ne veut y aller !

L'année suivante, je reçus une lettre de mon frère aîné qui habitait Paris. Il me disait : « Il y a des bruits de guerre ; considère-les comme certains ; l'Empereur ne peut plus tenir ; il faut qu'il fasse tuer 100,000 hommes pour rester sur le trône. »

Je partis pour Aix-les-Bains, souffrant beaucoup d'une sciatique. Ce fut là que j'appris la déclaration de guerre et que l'Empereur avait fait jouer la *Marseillaise* à Saint-Cloud devant lui et l'Impératrice. Cette nouvelle me causa une impression que je ne puis définir, mais qui me fut très sensible et très pénible : je ne pouvais oublier que ce chant avait été hurlé autour des échafauds en 1793, où tant d'honnêtes gens avaient péri et qu'il avait toujours été chanté dans des heures *néfastes* pour la France. Le soir, étant dans ma chambre au quatrième, une bande bras dessus bras dessous la braillait sous mes fenêtres. Je n'y tins pas et réunissant tout ce que j'avais de provision de liquide d'une provenance douteuse, j'attendis le bon moment ; je visai juste, et tout à coup les strophes interrompues se trouvèrent entrecoupées d'une foule de vociférations qu'on eut difficilement pris pour des bénédictions. Je revins à Paris et j'y étais à peine que mon frère reçut une lettre du Périgord

où étaient ses deux petites filles avec une institutrice allemande. On lui disait qu'un crime épouvantable venait d'avoir lieu à la foire d'Hautefaye, qu'un jeune homme de nos amis, le comte Allain de Moneys, avait été martyrisé plusieurs heures par la foule en furie et enfin brûlé vif. J'ai su par son oncle, le comte de Gallard, que quand il avait demandé sa mère on lui avait mis un charbon ardent dans la bouche ! Son ancien domestique seul se fit casser le bras en cherchant à le défendre. Je partis dans la nuit, je vis en arrivant M. de la Battut, sous-préfet de Nontron, il me rassura sur la tranquillité du pays, me dit que le soir même du crime il était parti pour Hautefaye avec deux gendarmes et avait commencé les arrestations. A la maison et dans les environs tout le monde était sous le coup de l'épouvante. On racontait que la foule ne parlait que de brûler les châteaux. L'homme de confiance de mon frère avait dû apprendre ce drame affreux par un métayer revenant d'Hautefaye,

qui lui avait dit : « Nous avons vu griller un beau cochon ! » Or, Allain de Moneys avait bien la figure la plus douce qu'on put voir.

Deux ou trois jours après, je me rendis à une foire de Mareuil, distant de Hautefaye de trois lieues. Dans ce pays, les propriétaires ont l'usage d'assister aux foires pour confirmer les marchés de leurs métayers et prendre l'argent. Je n'en vis qu'un seul. Je lui fis signe que j'étais armé, il me répondit de même. A la foire, il n'y eut pas le moindre bruit.

Mon frère, attaché au chemin de fer ne pouvant quitter Paris et moi ne pouvant rester longtemps, il me fit expédier ses deux petites filles, leur jeune institutrice allemande et une bonne sûre, chez mon père, à Igé (Orne). Je restai encore quelque temps en Dordogne et j'acquis bien la certitude que dans cette triste affaire qu'il n'y avait aucun complot bonapartiste.

Voici ce qui était arrivé à Hautefaye :

Au milieu de la foire, un maire des

environs, M. de Maillard, lisait à ses métayers les tristes nouvelles. Un individu vint à passer, M. de Maillard lui dit : « J'ai un ordre pour vous de rejoindre les drapeaux ! » Cet homme, dans ce moment, devint furieux, disant qu'il avait déjà fait un congé, que c'était injuste, qu'il ne partirait pas. M. de Maillard lui dit : « Faites ce que vous voudrez, je vous transmets l'ordre, le reste ne me regarde pas. » A ce moment la foule commence à grossir, chacun se met à vocifércr ; on dit que l'Empereur était trahi, que les nobles en étaient cause et les insanités d'une foule qui s'émeut. Les métayers de M. de Maillard le protégèrent et il s'enfuit par un chemin creux. A ce moment, M. de Moneys prévenu qu'on maltraitait son cousin accourait et la foule furieuse de voir échapper sa première victime de se retourner contre lui, car il était connu. On cria alors : « Voilà-t-il pas son cousin, c'est la même chose. » Alors le martyr d'Allain de Moneys commença et dura plus de trois heures.

Rien n'était plus doux ni meilleur que ce pauvre de Moneys. Si je me suis étendu sur ce triste drame, c'est pour prouver qu'il n'y a pas eu de complot bonapartiste, comme l'a dit, paraît-il, Gambetta en signant l'arrêt de mort de quatre des gredins qui brûlèrent et martyrisèrent avec un raffinement d'atrocités Allain de Moneys (voir les journaux de l'époque). Dans la Dordogne, qui est un pays pauvre, on était très bonapartiste. Malgré toutes les fautes commises, l'esprit général des métayers qui avaient bien vendu leurs produits était : « Tandis que nous aurons un gouverneur comme celui-là. je serons heureux. » Alors on dit que la guerre est déclarée qu'il faut que leurs enfants libérés soient rappelés, ils ne raisonnent pas, ils croient que l'Empereur est trahi, qu'on l'a forcé à faire la guerre, que leurs propriétaires, les nobles, sont contre lui ; la moindre étincelle produit une explosion affreuse et la foule s'affolant devint bête féroce. On a dit qu'il était

indigne que presque personne n'ait cherché à défendre le martyr; on a traité les gens de ce pays de sauvages, mais ces gens-là l'étaient-ils plus que la foule de Paris noyant un sergent de ville attaché sur une planche! Quelle différence y a-t-il entre ces sauvages du centre et les gens soi-disant civilisés de Paris. Est-ce qu'on raisonne une foule? La seule différence que j'en fais c'est qu'il y avait si peu de complot, que si l'on eut crié que deux gendarmes arrivaient tous se seraient sauvés à cause de la crainte des gendarmes; tandis qu'à Paris un bataillon n'eut peut-être pas suffi pour sauver le sergent de ville.

Je revins à Paris, ce devait être en septembre. L'or faisait prime, avec 90 francs d'or on obtenait un billet de 100 francs. Je voulus savoir à quel corps d'armée appartenait mon jeune frère Robert, capitaine au 6e dragons. J'allai au ministère pour être renseigné par son bon ami Joly-Deshayes, dont le père avait été tué comme colonel en Crimée;

sa mère lui avait fait promettre de rester près d'elle et de ne pas être militaire. Le pauvre garçon (bon sang chasse de race), prit un fusil quand Paris fut assiégé et fut tué à Montretout. On prétendait qu'il y avait une armée de la Loire, il n'y en avait pas. Je sus enfin que le 6e dragons allait arriver à Lyon, j'allai pour faire mes adieux à mon frère ; je l'attendis toute une nuit. Enfin le régiment à la pointe du jour arriva dans la cour du quartier assigné. Je vis un cavalier, en tenue de guerre, traversant au galop la cour, il était animé et couvert de poussière ; je le trouvais superbe ! c'était mon frère ? Jamais cette arrivée ne m'est sortie de la mémoire. Je passai quelques heures avec lui et un autre de mes cousins, capitaine d'artillerie, M. Ducasse ; je m'assurai qu'ils avaient des médailles de la Vierge. Je recommandai mon frère à son ordonnance qui me répondit : « Monsieur, vous pouvez être tranquille. » Il tint parole, car à la charge d'Artenay, où il suivait mon frère, il fut percé de

treize coups de lances. C'est à Lyon que je vis combien le désordre commençait dans l'armée. J'entendis entre autres un soldat disant : « Ah ! on veut m'envoyer dans l'Est, dans un wagon de bestiaux ; sûr que je ne monterai pas là-dedans », et il s'esquiva.

Je revins par l'Anjou, je ne savais quel parti prendre, je voulais suivre l'armée pour soigner mes parents blessés, mais on m'en montrait l'impossibilité. Pendant toute la route, je n'entendais parler que d'espions, de trahison, les gens chantaient, vociféraient dans les chemins de fer ; enfin il faut avoir vu ces temps pour se faire une idée de l'affolement et des discours les plus stupides et les plus saugrenus qu'on entendait. En arrivant près de Beaufort-en-Vallée (Maine-et-Loire), j'étais sur le haut de l'omnibus et un des voyageurs qui causait avec le conducteur se mit à dire : « Oui, ces cochons de nobles trahissent le pays. Ainsi le comte de l'Estoile de la Lande-Chasle a envoyé une tonne d'or aux

Prussiens, on l'a vue charger à La Ménitré. » Aussitôt, me mêlant à la conversation, j'ajoutai : « Vous avez bien raison, le comte de l'Estoile a envoyé ce qu'il a de plus précieux aux Prussiens ; il a cinq de ses enfants au feu ! » La conversation tomba. Un des enfants du comte de l'Estoile, Julien, fut tué deux mois après, et un sixième trop jeune pour s'engager fut tué au Tonkin !!!

Guy, à Gravelotte, voulut enlever ses hommes à une charge ; il commande en avant. Il part et personne ne le suit. Un grenadier dit : « On ne peut pourtant pas laisser tuer seul notre capitaine » ; il partit et les autres suivirent ! Il fut mis à l'ordre du jour de l'armée et son jeune frère officier de chasseurs à pied, Cyprien, le fut aussi, il est mort des suites de ses campagnes. Leur aîné qui avait fait la guerre d'Italie et donné sa démission pour se marier, reprit son service. Et voilà les enfants dont on accuse le père d'avoir envoyé une tonne d'or aux Prussiens !!!

Du reste, plus une chose était stupide, plus elle avait de créance.

On vous affirmait avec le plus grand sang-froid que le comte de Chambord, installé dans une barrique, passait la nuit dans un charriot dont les roues étaient entourées de caoutchouc et que les nobles allaient recevoir ses ordres et lui causer par la bonde !!! Je collectionnai plus tard des journaux remplis de stupidités aussi fortes et j'en lisais des passages au bivouac pour égayer les camarades, mais je les perdis quand je m'échappai.

Je rentrai chez mon père voulant absolument me rendre utile à mon pays ; mais je ne savais à quoi me décider. Pendant mes quelques jours passés en Dordogne, parlant de m'engager, au marquis de Mallet, homme fort sage, il me répondit : « Cela ne fera jamais qu'un fusil ! » et je voulais me rendre le plus utile possible à mon pays.

Je rencontrai un de mes amis, le comte Arthur d'Orglandes qui avait

quitté père, mère, femme et enfants pour s'enrôler dans les mobiles de l'Orne; il était capitaine[1]. Il me dit comme le marquis de Mallet : « Ne vous engagez pas, il y a des troubles qui commencent, ne quittez donc pas le pays. »

Je songeai alors à former une bande de volontaires pour maintenir l'ordre et marcher à l'ennemi. J'étais exalté et bien disposé à donner ma vie pour la patrie. Seulement, je le reconnais, mes idées étaient un peu décousues et mes moyens de défense pas à la hauteur des choses. On manquait d'armes, je n'avais que mon fusil Le Faucheux. Je me fis aider par mes deux petites nièces et leur institutrice allemande à faire des cartouches. J'en ai encore ! Vers ce moment les Prussiens approchaient de Paris, mon frère m'écrivit qu'il ne voulait pas que ses filles les vissent et me chargea

(1) Bientôt on mit les grades à l'élection ; bien entendu il ne fut pas renommé. Mais le résultat des élections fut s'y étrange et les choses s'aggravant on annula cette mesure insensée et M. d'Orglandes rappelé à son grade foula aux pieds l'affront qu'on lui avait fait et reprit son poste. C'était beau, mais c'était son devoir.

de les expédier avec leur bonne chez une de nos parentes de Bretagne. Il me restait la jeune institutrice allemande. Mais comment m'en débarasser ; il m'était impossible de faire traverser la France à une jeune fille, c'eût été une lâcheté de la renvoyer. Je lui dis : « Mademoiselle, vous resterez auprès de mon père qui a quatre-vingts ans, mais vous allez me donner votre parole que vous n'écrirez aucune lettre. »

Ce fut vers ce moment que je lançai ma première proclamation :

FRANÇAIS
AUX ARMES !

Habitants du canton de Bellême,

La patrie nous appelle, il nous faut la défendre.

Mes frères la servent — seul, je suis libre.

Notre famille, depuis plus de 800 ans, est au milieu de vous; nos pères n'ont cessé de combattre ensemble. — Henri IV, dans un moment de crise, a écrit, de sa main, à Pierre de Fontenay, pour lui dire de le venir rejoindre et qu'il avait toute sa confiance.

Ce n'est pas par orgueil que je vous rappelle ces choses, mais afin que, lorsque je viens vous dire que je saurais mourir pour vous, vous ajoutiez foi en moi.

Réunissons-nous, soit pour la défense de nos foyers, soit pour marcher en avant; vous déciderez.

Je n'ambitionne pas de vous commander, ce sera au plus digne; je ne vous demande que de marcher au premier rang, d'être l'ami, le conseil de tous ceux qui se joindront à moi; et, tandis que le cœur me battra, vous ne m'appellerez pas en vain.

VIVE LA FRANCE!

L. DE FONTENAY.

Les engagements seront reçus à la mairie de Bellême

Le Général commandant la subdivision de l'Orne, autorise M. de Fontenay à faire imprimer l'appel ci-dessus.

Alençon, le 9 Septembre 1870.

Général DE MALHERBE.

Mamers. — Imprimerie et lithographie de Jules Fleury. 1870

Elle trouva peu d'écho. Cependant une nuit une patrouille de la garde nationale, car on l'avait réorganisée, vint chez mon père me réveiller à deux heures du matin. On m'amenait un citoyen qui voulait absolument s'enrôler dans ma bande tout de suite, mais tout de suite. Je répondis un peu sèchement que je n'inscrirais l'enrôlement qu'au jour. Et j'observai au chef que les patrouilles n'étaient pas instituées pour troubler la tranquilité des habitants, mais pour la protéger. Le but de ces défenseurs de l'ordre fut manqué, car je ne leur offris pas à boire et ils durent s'en aller sans faire ripaille. Quant au volontaire, je ne l'ai jamais revu. Il s'en trouvait cependant quelques-uns de plus sérieux. J'avais organisé un corps de garde chez mon père. Je déjeunais et dînais avec mes volontaires et à mes frais les jours d'exercice, car pensant surprendre l'avant-garde ou les reconnaissances de l'armée allemande j'embusquais mes hommes aux bons endroits d'après moi, et après avoir

semblé faire feu je leur apprenais l'art de se replier sur notre arrière-garde qui devait ainsi protéger la retraite par un feu bien nourri! J'allai à Alençon, j'expliquai au général de Malherbe qui y commandait et était ancien lieutenant de mon père pendant la guerre d'Espagne, ma volonté de me consacrer avec mes hommes à la défense du pays. J'obtins de la préfecture douze fusils ancien système et les rapportai la nuit même dans mon cabriolet. Je pris aussitôt tous les jours des leçons de maniement d'armes du commandant de la garde nationale d'Igé.

De son côté, l'administration ne négligeait pas la promulgation des arrêtés. Je me souviens d'un entre autres ou le préfet, M. Christophe, je crois, donnait l'ordre aussitôt l'arrivée des Prussiens d'emmener bestiaux, provisions, etc. derrière la Loire afin de faire le vide comme jadis Rostopchin en incendiant Moscou le fit en Russie. Seulement pour qui connaît la Russie les deux pays ne se ressemblent pas.

Je n'ai jamais vu une plus belle colère de fermier que celle de celui qui me disait la chose.

A moi aussi il me vint une idée pour aider à la défense nationale. Je réfléchis que l'on pouvait passer au sulfate de cuivre, poison violent, tous les grains nécessaires aux semailles du printemps, puisqu'on le fait pour les blés ; qu'un arrêté pouvait être pris dans ce sens et en forçant les doses on pouvait ainsi sauver les semences de tout le pays, sans que l'ennemi eut de vengeance à exercer. Et s'il avait voulu faire manger quand même l'avoine à ses chevaux, sa cavalerie s'en serait probablement ressentie. J'allai à Alençon exposer mon beau projet. Il fut expliqué au Conseil général, mais le porte-parole ne sembla pas très bien connaître les propriétés du sulfate de cuivre et la chose bonne en elle-même en resta là comme l'émigration du matériel de toute sorte derrière la Loire !

Sur ces entrefaites, en faisant l'exercice avec mes hommes, je m'étais tourné

le pied en sautant d'un talus énorme. Il en résulta sur le côté du pied une grosseur pareille à un œuf de pigeon. Le médecin me fit mettre de l'eau-de-vie camphrée puis plus tard de l'huile camphrée ; rien n'y faisait, je souffrais et ne marchais qu'en boîtant. Ma bande était toujours peu nombreuse et on affirmait que parmi les nouvelles recrues qui se présentaient il s'en trouvait qui, s'ils me connaissaient cent sous, me tueraient derrière une haie pour les avoir. C'était peu engageant. Il ne se produisait aucun trouble dans le pays ; chaque jour il y avait des nouvelles insensées comme celle-là : 25,000 bavarois ont mis la crosse en l'air. Toujours des nouvelles fausses et rassurantes. A côté de cela si un régiment passait par Igé on le voyait en débandade, les hommes s'éparpillaient dans les campagnes, se faisaient héberger et rejoignaient sans doute quand il leur convenait. Plus de discipline militaire, plus rien ; c'était triste. Un peu plus

tard l'armée de la Loire commença à se battre. Le récit de la belle charge d'Artenay conduite par mon frère, capitaine au 6e dragons, arriva. Et commentée dans un des cafés à Bellême, un assistant dit : « Ce n'est pas étonnant, ils ont la maladie d'être tous braves dans cette famille ! » Alors je me décidai à écrire aux quelques hommes qui s'étaient présentés, et il y en avait de très bons, que je renonçais à former une bande, les remerciais de leur confiance et que j'allais aller m'engager chez Cathelineau.

Le médecin, interrogé sur la gravité de ma grosseur au pied, me dit qu'il pensait que cela ne s'aggraverait pas en forçant ; je fixai mon départ. Je me rendis à une dernière convocation de la garde nationale, dans l'avenue du château de Lonné, et là, sortant des rangs, je dis : « Je pars, je suis le quatrième et dernier de la famille à aller au feu (mon frère aîné attaché à la ligne d'Orléans était enfermé dans Paris) ; je vous recommande à tous mon père et notre

maison. » A ce moment Louis Massard, maître d'hôtel à Igé, sortit des rangs et répondit pour tous, car il était facile de voir que c'était le sentiment général : « Vous pouvez partir Monsieur Louis, rien ne sera fait contre votre père ». et je lui en ai toujours su un gré infini Le capitaine de la garde nationale d'Igé, ancien sergent, qui m'avait donné des leçons de maniement d'armes, était de son avis ainsi que tous du reste.

Le lendemain matin, L. Massard vint pour me demander où j'allais m'engager, il voulait partir avec moi. Il ne savait pas très bien ce qu'était Cathelineau et ne se décida pas.

Deux jeunes gens vinrent me trouver et me dirent tout simplement : « Monsieur Louis, nous ne voulons pas vous laisser partir seul », et leur conduite a toujours été parfaite. J'embrassai mon père, il me donna de forts bons conseils qui m'échappent en ce moment, mais il me dit entre autres : « Je vous connais, ne vous mettez pas en avant. Si on demande

des hommes de bonne volonté, dites nous sommes tous de bonne volonté et attendez. »

J'arrêtai la voiture devant l'église d'Igé, les trois volontaires s'agenouillèrent devant la sainte Vierge, je priai de tout mon cœur et en route.

Nous sommes revenus tous les trois.

A Saint-Calais, dans la diligence, nous trouvâmes des franc-tireurs qui nous dirent que les Prussiens n'étaient pas loin, qu'ils gagnaient leur corps.

A X..., je vis arriver par une route d'autres francs-tireurs et je crois quelques soldats qui étaient consternés ; ils étaient un à un en débandade, ils arrivaient de Châteaudun !!!

J'étais loin de me douter de ce qui avait pu réellement se passer, je pensai seulement qu'il était grand temps de gagner Amboise. Je ne pus voir Cathelineau d'abord et nous nous enrolâmes à des gens qui ne me plaisaient guère. Nous bivouaquâmes dans le château. La société était un peu mêlée, d'autant plus

que peu avaient le costume de volontaire, si bien que le troisième jour, Gibierge, un de mes deux compagnons, me dit : « Est-ce que nous allons rester avec ces voyous-là ! » Je cherchai à le calmer, mais quand je vis qu'on partageait ces premiers arrivés dans les cinq compagnies pour en faire l'élite je me rappelai ses paroles. Cependant c'était exagéré, car il y avait de très braves et de très dignes garçons qui ont parfaitement marché et après la campagne j'aurais été embarrassé d'en désigner un comme voyou. Mais les circonstances et une école aussi rude que celle que nous avons eu forment vite les hommes ; l'apparence n'est heureusement pas tout, il faut voir le fond. Du reste je maintiens que lorsqu'une compagnie est bien commandée, que le capitaine est capable et dévoué à ses hommes et à leur bien-être, qu'il a seulement cinq ou six hommes sur lesquels il peut compter, je défie aux autres de bouger dans les conditions où nous étions. Puis

on se priva du service de beaucoup, entre autre de l'improvisé capitaine qui à l'enrôlement m'avait tant déplu, d'un sergent qui m'avait emprunté une paire de guêtres, mais qui me l'a rendue. Il trouvait je crois que l'on n'était pas assez sacripants chez nous ; il fila autre part et se fit fusiller comme un des plus avancés dans la Commune.

Nous quittâmes Amboise, on nous arma avant ; mais nous n'avions pas de sacs. J'avais une lourde carnassière qui me chargeait sur une épaule. Je ne puis dire ce que je souffris pour aller seulement de la gare de Blois à la ville ; je ruisselais de sueur, de plus je n'étais pas entraîné. J'achetai un sac et ne gardai que le strict nécessaire. A Blois on nous logea où on put ; je fus recueilli avec un camarade par un négociant en draperie qui nous fit un accueil parfait. Le lendemain Cathelineau ayant ajouté à son costume un grand panache à plumes de coq noir et sa canne à la main donna le signal du

départ[1]. Il pleuvait, nous marchâmes toute la soirée ; à la nuit, on nous fit faire halte au moment où la route traversait un taillis. Nous étions dégouttants d'eau et le taillis aussi. On nous dit : faites la soupe. C'était commode ! Je demandai si on allait coucher là. Il me fut répondu affirmativement. Le feu était à peine allumé que j'étais appelé pour être mis en sentinelle avancée, on disait l'ennemi proche ; comme j'étais un des plus anciens je fus choisi encore de minuit à deux heures, puis avant le jour. Au retour, j'aurais bien voulu avoir quelque chose à manger, mais il n'y avait plus rien dans la marmite ! De minuit à deux heures seul dans le bois, trempé comme une soupe, je faisais des réflexions peu gaies ; j'aurais préféré être autre part, mais il fallait prêter

(1) Pour encourager les hommes à marcher, car on ne paraissait pas faire un tout bien homogène, on donna l'ordre de chanter. Les hommes de tête, les chanteurs choisis nous entonnèrent s'il vous plaît la *Marseillaise*. Cela ne prit pas, je fus un de ceux qui imposèrent silence aux chanteurs. C'était de trop pour les volontaires de Cathelineau.

l'oreille, pour ma première nuit je trouvai la situation étrange et je m'en souviens encore fort bien.

Le signal du départ fut donné ; il ne pleuvait plus. Je ne demandai pas à mes camarades individuellement s'ils avaient bien dormi, mais je suppose que peu auraient répondu d'une façon affirmative[1].

Nous gagnâmes les bois de Bailly. Là, on nous installa dans une coupe où il y avait fagots et bois de corde. Nous édifiâmes des huttes fort primitives. Les pieds sortaient, mais le corps était à l'abri. A quoi bon faire des frais d'installation. Nous pouvions partir d'un moment à l'autre. Sauf du pain on ne nous donnait qu'un peu de mauvaise viande et encore en quel

(1) Ce fut dans ces temps-là qu'un matin allant en reconnaissance on crut que l'ennemi était proche et on commanda tout bas : « Chargez les armes ! » Je voulus ouvrir mon chassepot ; en vain j'essayai, la coulisse ne fonctionnait pas. Efforts inutiles, rage, enfin, je pleurai ! Un de mes voisins, voyant mon désespoir, me prit mon fusil et en frappant fit fonctionner la coulisse. Pendant la nuit, la rouille avait fait son œuvre sur un fusil neuf. J'étais certain d'avoir ouvert mon fusil la veille au soir, mais la leçon m'a été bonne et dûre ; mon fusil s'est toujours bien ouvert depuis !

état nous était-elle remise. Je voulus un jour voir comment cela se passait, je me fis mettre de corvée et vis le fourrier, petit jeune homme nommé par protection sans doute et un peu novice qui, pour faire un partage régulier entre deux escouades, mettait un morceau de viande par terre dans le bois, le maintenait par ses deux pieds et avec son sabre-baïonnette s'efforçait d'en faire deux morceaux. C'était primitif, de plus les parts avec ce système n'étaient pas très régulières, et le sable et les débris de feuilles complétaient notre ration ! Je fis tant de train qu'on donna de l'avancement à notre fourrier, je crois qu'on le mit dans la garde du commandant. La garde se composait de douze à vingt braves garçons qui devaient l'accompagner dans toutes ses excursions ou rondes, et comme il était très actif et très dévoué à son devoir ce n'était certes pas une sinécure, et encore s'en passait-il souvent, car combien de fois la nuit ne l'ai-je pas vu passer faisant sa ronde seul et veillant à tout.

Nous avions un petit vaguemestre, tout jeune, Paul Rondeau, d'Angers, seize ans à sa figure, gai, alerte. Bien souvent son service était purement honorifique. Mais quand il avait des lettres quel évènement et comme il était reçu. Plus tard, ses fonctions devinrent tellement nominales qu'il fut absorbé, je crois aussi, par la garde du commandant. J'en ai gardé bien bon souvenir, et aussi des deux frères Launay dont un était capitaine au long cours et l'autre médecin très réputé au Havre ; quels beaux hommes et quels modèles pour nous ! Combien d'autres dont je ne me rappelle pas les noms étaient de même ; mais on se connaissait fort peu sauf dans son escouade et celles que l'on touchait. Nous étions absolument ignorant de tout. On tâchait de vivre et d'être prêt à marcher à l'appel et c'était tout.

Nous restâmes un certain nombre de jours dans ces bois. Constamment on nous parlait de uhlans qu'on avait aperçus. On nous assura même que M. Léo-

pold de Puysegur, un de nos officiers, en avait tué un, d'un bord de la Loire à l'autre. Nous faisions de grandes courses pour les surprendre, nous entendions souvent le canon, mais enfin nous n'eûmes pas d'engagement dans ce moment. Notre existence était tolérable. Le caporal de l'escouade, nommé Renaud, des Ponts-de-Cé, était un petit homme qui avait fait la guerre en Amérique, je ne sais à quel titre mais brave homme et débrouillard. Seulement ayant changé mon titre de chef de bande, à Igé, contre celui de chef de cuisine que j'avais pris de moi-même avec les fonctions qui y sont attachées, je ne pouvais m'entendre avec lui. La soupe et la vache qui devait la faire bouillaient à peine qu'il voulait tout manger, sous prétexte que l'ennemi pouvait arriver et qu'il faudrait renverser la marmite. Quant à moi, ayant toujours en vue le pot-au-feu paternel, je résistais tant que je le pouvais. Cependant, il y avait un inconvénient, nos marmites en fer battu se dessoudaient et le bouillon

s'évanouissait. Quand il baissait par trop je cédais aux injonctions de mon supérieur sur lequel mon talent en cuisine et la façon dont je levais les difficultés pécuniaires de l'ordinaire me donnaient un ascendant suffisant Il tolérait un peu plus ma lenteur au moment de la confection des ragoûts, seulement la casserole fournie par le gouvernement tenait peu le jus et on avait beau en changer, un bon lot d'étain en fusion se trouvait mêlé à nos sauces exquises! Les gens du pays nous apportaient de très bon vin; c'était du 1870, et à tout prendre, notre escouade, grâce à son chef, n'était pas trop mal nourrie. Aussi le chef n'allait jamais à la corvée, ni au bois ni à l'eau, il n'épluchait que les légumes indispensables. Le caporal au besoin le remplaçait. Le pauvre chef n'avait qu'une contrariété c'est que lorsqu'il mettait le pot-au-feu le soir, à un feu doux, le caporal n'étant pas là pour l'agacer, lorsqu'il se réveillait à la fraîcheur des nuits et allait voir son pot-au-feu, il ne trou-

vait rien le plus souvent dans sa marmite ! Etait-ce des voisins peu délicats et ayant faim, était-ce des chiens rôdeurs, la marmite coulait-elle ou le bouillon s'évaporait-il avec la viande à force de bouillir? Bref, le résultat n'était pas bon je dois le reconnaître. Pour remédier à cet inconvénient j'avais toujours des oignons dans mes poches, et jamais il ne m'est arrivé, même quand on nous appelait à deux heures du matin de ne pas avoir fait manger la soupe à mon escouade. Seulement je rationnais, c'est moi qui mesurais les cuillerées et les donnais ; du reste, au début, nous n'avions qu'une seule cuillère pour sept ; enfin, je ne tardai pas à améliorer la situation. Mais certes, j'ai toujours fait les parts et je n'ai jamais eu la moindre observation ; du reste, il était certain que je les aurais mal reçues et que si j'avais moralement rendu mon tablier bien des gens s'en seraient mordu les doigts, car c'est à peine si on touchait 50 centimes par semaine et nous ne recevions qu'un peu de vache et

du pain encore pas bien régulièrement. Pendant toutes ces courses au clocher, à gauche et à droite, mon pied avait enflé d'une façon très notable ; le capitaine de Curzon, qui veillait sur ses hommes, me signifia, à mon grand regret, de rester à la garde du camp.

Je n'y restai qu'un jour car le soir même on donna l'ordre de marcher sur Orléans que l'ennemi évacuait. Je voulus suivre les autres avec toute la charge réglementaire, mais je souffrais tellement que je n'espérais pas suivre une heure, quand tout à coup je tombai le pied à faux dans une ornière, je poussai un cri tellement je souffris. Mes camarades me déchargèrent, puis je me sentis mieux, je continuai ma route en ne souffrant pas trop et bientôt pas du tout. Dans ma chute, mon pied s'était remis !!! Aussi, je crois aux rebouteux adroits, pratiquant sans oraisons ! J'ai toujours eu le projet de regarder ce qu'était devenu ma grosseur et je l'ai toujours oublié.

Nous arrivâmes à Orléans vers une heure du matin. On indiqua au bataillon une fabrique où s'abriter ; je me décidai avec un camarade à gagner le centre de la ville, on eut dit le désert. Tout à coup le tambour résonne, j'eus un instant désagréable, quand du troisième étage une femme nous rassura en nous disant : « Le tambour crie d'ouvrir nos portes aux Français ! Voulez-vous monter ? » Nous montâmes et nous trouvâmes un pauvre Français blessé, couché dans le lit de la maîtresse de maison, il voulait se lever pour nous donner sa place, mais nous nous couchâmes sur le tapis et on nous accabla d'attentions. Notre hôtesse était la maîtresse d'un café, et un an après quand je vins pour la remercier elle me dit : « Vous rappelez-vous ce pauvre soldat blessé. — Oui, répondis-je. — Eh bien, il était là-bas, au bout de la salle, quand un franc-tireur qui était près de moi se mit à faire jouer son revolver. Je lui dis, cessez, il est chargé ; celui qui l'avait me répondit : Oh cela

ne risque rien, cela me connaît! Au même instant, le coup partit et alla frapper le pauvre petit soldat qui ne put dire que ceci : « Les balles françaises sont plus mauvaises que les balles prussiennes » ; il était mort. Toujours les faiseurs d'embarras et de faux braves. A quoi bon une arme chargée quand on n'est pas en face de l'ennemi. Sûr, celui-là n'aura tué que ce pauvre soldat.

Cathelineau avait donné rendez-vous à la cathédrale d'Orléans à huit heures pour entendre la messe. A peine commençions-nous à former la compagnie sur le parvis que les habitants d'Orléans ravis de voir des Français remplacer les Prussiens nous remirent à tous une couronne de laurier. Ma modestie voulait que je la refusasse puisque je n'avais pas encore vu le feu ! Mais songeant qu'un chef de cuisine a toujours l'emploi de laurier sauce, je l'acceptai et je l'ai encore. Seulement, je fis la réflexion que des récompenses étaient souvent données sans avoir été bien gagnées. A ce

moment, j'aperçus sur les marches un beau vieillard, mon parent et ami, M. d'Ambry. Je me fis reconnaître, car avec notre costume, un peu d'opéra-comique, c'était utile, et sitôt la messe il m'emmena. Je n'ai pas souvenance, dans ma vie, d'avoir eu un meilleur accueil, il est vrai de dire aussi que les circonstances s'y prêtaient. Il me conduisit au bain et j'otai mes souliers, il y avait trente jours que je ne l'avais fait ! Heureusement ils étaient bons ; je les graissais chaque jour et ne les approchais jamais du feu, quelque froid qu'il fit. Je trouvai qu'un lit était une bonne chose et après m'être ravitaillé et m'être même fait photographier sur l'inspiration de mes camarades, nous partîmes le deuxième jour. C'est cette photographie qui est reproduite en tête du livre. On nous mena au milieu de la forêt d'Orléans, à Ingrannes, et nous y restâmes en observation.

Avant d'y arriver, on nous fit faire halte en pleine Beauce et nous logeâmes

dans une grande ferme ; ma compagnie fut mise dans une bergerie. Quelques poulets, le soir, s'y aventurèrent ; je crains qu'ils n'aient fait de mauvaises connaissances, le lieu n'était pas sûr. Le fermier, de méchante humeur, ramassa le reste le lendemain comme il put. Cathelineau avait requisitionné quelques chevaux à Orléans. Maladroitement on en avait attaché un à portée d'un tas de betteraves et comme il avait faim il en mangea tant que lorsqu'on voulut le seller il se renversa sur l'homme qui voulait le monter ; des coliques commençaient. Alors grand émoi ; le cheval se débattait affreusement, se tordait, chacun donnait ses petits conseils, on le saigna. Je ne sais si c'était bien à propos. J'optai pour un lavement, le commandant aquiesça. Je le donnai, paraît-il, crânement au milieu des convulsions et des défenses du cheval et j'en gagnai l'estime de quelques francs-tireurs qui me le redirent à la fin de la campagne. Les cœurs s'appitoyèrent de tant de souffrances et

un officier s'approchant lui tira une balle dans l'oreille ! Quand je me suis aperçu que le cheval était attaché près d'un tas de betteraves, je pensai que d'enterrer le cheval dans du fumier chaud et de le frictionner fortement avant eut été moins sommaire et nous eut peut-être gardé un bon cheval. Mais c'est souvent comme cela dans la vie ; puis je n'étais pas chef.

Ce jour-là, presque jour de repos, un de mes bons amis, M. Voisine de la Fresnaye, ayant acheté un beau canard 2 francs, le jeta au milieu de notre escouade attablée en nous criant : « J'en mangerais bien et aux navets encore. » Nous remerciâmes et on invita l'ami. J'étais fort embarassé, je n'avais jamais tué de canard, mais je savais qu'en coupant le cou prosaïquement audit canard avec mon sabre cela ne vaudrait rien. Je fis de mon mieux et le lendemain à cinq heures du matin ayant tout prévu la veille, même les navets, je m'installai le long d'un mur par une pluie battante. Que l'on juge de la situation confortable

du canard, de la mienne, de la facilité à faire le feu et à tenir la casserole à la main au-dessus du feu. Enfin, je réussis tellement à point que l'invité et l'escouade au complet me firent des compliments tels que ma modestie eut à en souffrir et que ma réputation en grandit[1]. Et mon sergent Aubrée, un brave garçon, maintenant juge au tribunal de civil de Rennes, s'étant permis de me plaisanter, j'exigeai qu'il épluchât des légumes ou pas de canard. Il s'exécuta et il le fallait bien. Du reste, c'était mon principe. Deux capitaines de compagnie étant venus me demander à dîner dans une circonstance pressante, je n'y consentis qu'à la condition que l'un grattât les carottes et l'autre allât à l'eau. Il faut une règle. Ceci c'était les bonnes

(1) Mon orgueil fut cependant une fois rabattu. Me trouvant mêlé dans une cuisine de ferme avec des hommes d'autre compagnie, cherchant aussi à se tirer d'affaire, je voulus imiter un sergent, ancien chef d'un des grands hôtels de Vevey (Suisse) qui préparait lestement un poulet sauté. Je m'escrimais de mon mieux quand une bonne femme venant à passer et me prenant en pitié me dit : « On voit bien que ce n'est pas votre métier à vous ! »

heures du bivouac. elles ne se ressemblaient pas toutes.

A Ingrannes, nous étions logés dans des granges mais nous étions reçus par les habitants. Nous avions des troupes régulières pas loin de nous et ayant pu, un jour, acheter à beaux deniers un morceau d'aloyeau avec son filet (je suis bien convaincu que mon vendeur en aura mis l'argent dans sa poche et que le bœuf se sera trouvé avec ce bout-là en moins), je résolus de faire une politesse à mon capitaine et de l'inviter à dîner à notre escouade. Avisant un franc tireur de Paris qui était dans la même maison, mais dans une autre chambre (je supposai que ces gens-là étaient très malins et très industrieux), je le chargeai de mener bien à point le rôti. Quand je revins un instant après, je trouvai mon gaillard qui avait embroché mon aloyeau dans sa baguette de fusil et le tenait tout simplement au milieu de la flamme et de la fumée ! Je fus pris d'un accès de colère et j'eus vite arraché mon bœuf à ce

citoyen qui eut encore l'impudence de me dire qu'il faisait pour le mieux ! Je me mis à parcourir vivement la maison pour aviser quelque chose pouvant m'aider à faire cuire mon bœuf. J'ouvre une porte d'un petit couloir obscur que j'avais déjà traversé la veille, je fais un pas et plouff me voilà dans six pieds d'eau ! Je touchai le fond, je rebondis et je fus assez heureux pour me retirer à moitié ; on vint à mon secours, j'étais dans un joli état ! C'était une cachette que les pauvres habitants avaient faite, mais voyant les grandes pluies et le dégel ils avaient voulu, la nuit, retirer tous leurs objets précieux : sans doute, couronne et bouquet de mariée, bijoux, belle toilette, fins draps, etc. Ils avaient laissé le trou béant ; naturellement il s'était rempli d'eau et j'avais voulu prendre la place vide laissée par le mobilier, retiré fort humide, je n'en doute pas. Je fus obligé d'envoyer décommander mon invitation à dîner auprès du capitaine et de lui demander de vouloir bien me dispenser

de l'appel pendant vingt-quatre heures, il me fallait bien ce temps pour me sécher, car savez-vous nous n'avions pas de rechange et il me fallut laver successivement chaque pièce de mon accoutrement, l'occasion était trop bonne pour manquer de me remettre tout à neuf! Quant au filet de bœuf, cause de mon malheur, je ne me souviens plus comment il fut cuit et à quelle sauce il fut mangé!

Mon excellent capitaine de Curzon non seulement me dispensa de l'appel pour cette fois, mais il ajouta qu'il m'en dispensait pour toujours. Apparemment, il se doutait que je n'avais pas l'intention de quitter de loin la compagnie.

Un beau soir on apprit que la forêt était cernée par l'ennemi et pour éviter d'être pris nous partîmes en silence. De temps à autre nous voyions des fusées sillonner le ciel; quels étaient ces signaux, je n'en sais rien. On affirma que par cette marche savante de nuit nous avions échappé à un immense danger! C'est

bien possible. Nous arrivâmes à Châteauneuf. Le pont en fil de fer était coupé, nous passâmes un à un et descendîmes par une échelle dans des bateaux. Il pouvait être une ou deux heures du matin. On se logea comme on put. La maîtresse de la maison où nous fûmes reçus, avec deux ou trois de mes camarades, avait le cœur bon; elle leur proposa son lit tout chaud, ils ne se firent pas prier ; pour moi, je me couchai par terre devant le feu, mais voilà ce que j'appelle de l'hospitalité cordiale. Mes camarades ne se plaignirent pas d'être mal, mais que le reste de la nuit était trop court. Le lendemain et les jours suivants nous fîmes marches et contre-marches. Un jour, vers midi, on nous appela en disant : « Voilà l'ennemi. » Cathelineau nous posta dans un bas-fonds où il y avait des peupliers. Presque aussitôt des balles sifflèrent et frappèrent des arbres. Nous ripostâmes, je ne crois pas l'avoir fait, je ne voyais rien dans la plaine et je trouvais cela absurde. Il paraît que les

balles partaient d'une lisière de bois que j'apercevais dans le lointain. Nous traversâmes un vaste découvert. Et, tout à coup, le canon gronda. J'entendis : pan en arrière et pan en avant ; pour le coup, ne me rendant pas compte, de ce qu'étaient les obus ; je crus être entre deux feux et que nous étions fichus ! Un de mes camarades tomba à quelques pas de moi, une balle lui avait traversé la cuisse. Un de nos aumôniers ambulanciers courut à lui et vite, je vous l'assure, sans s'occuper des balles et des obus qui éclataient heureusement sans faire de mal. Quant à nous, nous continuâmes de gagner une pointe de bois où notre capitaine nous dit de nous développer en tirailleurs ; nous ne fûmes que très peu de la compagnie à entendre l'ordre. Je me plaçai un des premiers ; près de moi un pauvre garçon de seize ans auquel le feu avait produit l'effet qu'on sait, ce qui n'était pas très drôle pour le voisin ; hélas, c'est involontaire et cela ne veut pas dire que

mon petit camarade ne fut pas brave ! Je constate l'effet du canon et puis c'est tout. Le feu avait cessé, nous ne vîmes rien et ne tirâmes pas. Au bout d'un certain temps, je proposai au capitaine d'aller voir derrière les grandes haies qui fermaient l'horizon si je n'apercevais rien afin d'éviter d'être surpris. Il me répondit : « Restez et ne vous faites pas tuer ! »

Vers ce moment, je ne sais quelle avait été mon attitude, mais un caporal d'une autre escouade, avec lequel j'avais eu peu de rapport; me jeta en passant : « Ah ! le brave Fontenay. » Cela me fit autant de plaisir que si j'avais été décoré, tant il est vrai qu'il y a toujours une petite pointe d'amour-propre en nous.

Un matin, nous partîmes et avant le jour on nous arrêta dans une immense plaine nous disant qu'on allait livrer bataille. C'était Beaune-la-Rolande. Nous vîmes les régiments arriver, se former en bataille, un général passer au galop devant le front des troupes ; on

nous fit mettre, comme réserve, derrière une ferme. Et nous restâmes l'arme au pied. La fusillade et la canonnade commencèrent et continuèrent sans interruption. Vers midi, on nous dit que l'ennemi faiblissait. Mais, vers deux heures ou plus, de grands renforts arrivèrent et de mauvaises nouvelles parcoururent nos rangs[1]. A la nuit close, on se battait encore. Tout à coup, l'ordre arriva de marcher vivement sur la ville de Beaune et d'attaquer. Je fus mis en tête de la 1re compagnie. Nous n'étions que deux de front et nous marchâmes d'un pas désordonné si bien que peu après nos camarades ne pouvant suivre nous supplièrent de ralentir. Cathelineau avait demandé au général de faire donner ses hommes pour enlever la ville ! Trois ou quatre cents mètres avant d'arriver on nous fit faire halte, il faisait une

(1) En traversant la plaine, le matin, j'avais été très intrigué de trouver de grandes étendues d'une petite plante tenue très propre et mise en lignes. Je n'en avais jamais vu en grande culture, mais rappelant mes souvenirs du champ d'étude de l'école de Grand-Jouan, je reconnus le safran.

nuit obscure. On nous prévint que l'ennemi se retirait. Les hommes n'avaient pas mangé de la journée, quelques-uns étant entrés dans une ferme bordant la la route, trouvèrent de la soupe laissée par les Prussiens ; je refusai d'aller partager l'aubaine. On battit en retraite ; je n'ai jamais vu Beaune-la-Rolande et nous rentrâmes le ventre creux à notre campement de la nuit précédente.

Voici ce que je sus plus tard. Les Prussiens, qui occupaient Beaune, pensant que les Français avaient reçu des renforts et ne pouvant plus tenir devaient incendier la ville avant de partir. Un des officiers prussiens, qui s'était trouvé bien reçu par la maîtresse de l'hôtel où il était, lui dit : « Nous allons partir cette nuit, nous ne pouvons tenir, mais avant nous allons tout brûler. Comme vous nous avez bien reçu, j'ai voulu vous prévenir pour que vous sauviez à temps ce que vous avez de plus précieux ! » Et une demi-heure après, la rappelant, il lui dit : « Les Français se

retirent, nous restons ». Et, en effet, la ville ne fut pas brûlée.

A quelque temps de là, tandis que nous étions au campement la nuit tombait; on me chercha et on me dit qu'un officier de cavalerie en reconnaissance avec un détachement me demandait. Il m'apprit qu'il était du 6e dragons et que mon frère l'avait chargé de me donner de ses nouvelles. A ce moment, Cathelineau qui était présent me dit : « Voulez-vous aller voir votre frère. Prenez un cheval, suivez le détachement, revenez demain matin. » Je ne me le fis pas dire deux fois. Je ne retournai même pas à mon escouade, qu'y aurais-je fait! ne portais-je pas tout avec moi. Aussitôt le cheval sellé je fus à cheval. Et bien sûr qu'en cas d'attaque j'aurais donné tout comme un dragon. Nous fîmes environ deux ou trois lieues, on marchait avec précaution à la fin, à cause des postes avancés. Le chef de la patrouille cria à mon frère : « Je vous le ramène », et je ne fus pas long à tomber dans ses bras.

Cela a été un des meilleurs moments de ma vie. Songez-donc, il l'avait échappé bel dans sa charge d'Artenay. Les premiers moments de joie passés mon frère songa au positif. Il ne me demanda pas si j'avais besoin de manger ; cela va toujours de soi dans ces moments-là. Les repas sont peu réglés et ce qu'on a pu manger c'est toujours autant de pris.

Bien entendu, tous les officiers de dragons avaient mangé. Mon frère appela le cantinier et lui recommanda de bien me soigner, et il lui demanda ce qu'il avait. Il répondit : « de l'oie », mais sans description allèchante. Enfin, il me servit du pain et un morceau de carcasse d'oie rôtie, mais grattée au préalable, mais grattée à un point que je ne puis dire. Je regrattai encore et de telle façon qu'on aurait pu en faire une pièce de musée anatomique. Ce n'est que plus tard que la chose m'est revenue, je n'y songeais guère, puis j'avais du pain et j'étais trop heureux d'être auprès de mon frère. Que de choses n'avions-nous

pas à nous dire. On sonna le couvre-feu et nous montâmes, à tâtons, par une échelle, dans un grenier à foin.

Je pensais, en moi-même, que messieurs les officiers étaient rudement bien logés. Dans toute ma campagne, et nous étions en décembre, je n'avais eu un gîte aussi confortable. On se laissa tomber là où on était. Je reçus bien dans la nuit deux ou trois coups de pieds de mon frère qui a toujours été mauvais coucheur (souvenir d'enfance), mais à part cela tout se passa bien. Nous parlâmes de la situation présente et mon frère me dit qu'il y avait un désordre et une démoralisation complète et qu'il n'avait aucun espoir dans un bon résultat final. Je l'embrassai le matin et je rejoignis mon corps. J'ai toujours su un gré infini à Cathelineau de la joie qu'il m'avait donnée en m'envoyant voir mon frère[1].

(1) Nous nous revîmes encore une fois, c'était quinze jours après Coulommiers. Je n'étais toujours pas très rassuré, d'après le peu que je savais. Je lui demandai s'il était autant découragé. « Oh ! plus du tout, me dit-il, nous les ficherons dehors. Les Prussiens viennent

Nous ne passions pour ainsi dire pas de jours sans entendre le canon de l'autre côté de la Loire. C'est dans un ces engagements que mon pauvre cousin-germain Julien de l'Estoile fut tué. Il n'avait fait qu'un an à Saint-Cyr et le sachant de passage à Paris je l'avais cherché avec obstination pour le faire dîner avec moi. Bien m'en prit, je suis le dernier de la famille à l'avoir embrassé. Il partait, le lendemain, pour une garnison dans le Midi. J'en étais heureux et je pensais en moi-même, au moins, il ne sera pas tué. Mais le pauvre enfant fut vite rappelé et comme tant d'autres versa son sang pour la patrie. Presque au même moment fut tué aussi un de mes amis intimes, Léon de Mieulle, qui était lieutenant dans les mobiles de Maine-et-Loire. Ils étaient embusqués dans un ravin, le canon ne se faisait

de recevoir une râclée. D'Aurel de Paladines a remis de la discipline partout, on fusille trois ou quatre hommes tous les matins et cela va bien maintenant. »

Le moral de mon frère était remonté et je suis persuadé que c'était le reflet de ce qui se passait à l'armée!

plus entendre qu'à de rares intervalles. De Mieulle proposa au capitaine d'aller à la découverte, il partit et quelques secondes après, le dernier coup de canon qui fut tiré de la soirée le tuait. Il était tellement aimé que ses hommes voulurent emporter son corps durant plus de deux lieues !

Je ne me rappelle plus trop maintenant nos marches et contre-marches au point de vue géographique. Je me souviens qu'un jour on nous fit faire halte vers 11 heures et qu'on nous fit former les faisceaux en nous donnant une heure. Mon escouade et moi trouvâmes à manger dans une petite maison, sur la place. J'avais l'heure ; cinq minutes avant l'expiration j'arrive, un faisceau de fusils restait entier, les hommes étaient sous les armes. Le lieutenant, furieux, arrive et me demande à qui étaient les autres fusils, je lui réponds : « A toute mon escouade ; le temps qu'on a donné n'est pas expiré. » Et toujours en colère, il nous cria : « Vous serez

tous de grand'garde. » Or, de grand'garde pour nous qui faisions marches forcées de jour et de nuit, c'était dùr[1]. J'eus à faire je ne sais plus quelle corvée supplémentaire et volontaire dans l'intérêt de l'escouade ou de la compagnie et les hommes de mon escouade, sans m'en prévenir, se rendirent auprès du capitaine et lui dirent : « Nous ferons la grand'garde pour Fontenay, mais nous ne voulons pas qu'il la fasse. » J'étais furieux, car la punition étant injuste, selon moi, je voulais la faire comme les autres ; quand mes camarades furent commandés de garde ils ne me prévinrent point, et quand je voulus en reparler on me dit que l'affaire était arrangée ! Mais avec de bons cœurs, comme cela, il ne me coûtait pas de travailler pour les aider,

(1) D'autant plus que le lendemain nous ayant donné la même chose, une heure, mon escouade et moi nous étions à notre poste, l'arme au pied, un quart d'heure avant. L'heure expirée, on trouva bon de nous laisser ainsi au moins une heure et demie ! Les mauvaises langues assurèrent que c'étaient les mêmes officiers si pressés la veille qui n'avaient pas fini de dîner, etc. Je soutins que leur montre retardait ou s'était arrêtée Hélas ! il y a des misères partout.

et il est probable que le soir de ce jour-là je m'appliquai tout à fait à leur faire une bonne soupe à l'oignon !

On éparpilla un peu les hommes de mon escouade, on en fit des caporaux et des sergents, cela me créait des relations. Aussi, il m'est arrivé de m'entendre dire : « Passez, il n'y a pas de consigne pour vous ! » Et constamment : « On vous a trouvé un bon logement. » Les camarades faisaient l'article pour moi !

Je me débrouillais bien quelquefois moi-même. Ainsi, à Châteauroux, je crois, ne trouvant pas le logement assez confortable je me mis en quête. Je frappe à une belle maison. On me dit que la maison est pleine, que c'est impossible. Je cherche à appitoyer la bonne qui finit par me dire : « Revenez un peu plus tard, on verra. » Je retournai avec peu d'espoir quand elle me dit : « Entrez et suivez-moi ! » Elle introduisit le soudard dans une chambre à tentures roses toute capitonnée. Des tapis et des fourrures partout, la cheminée et les tables

couvertes de vases garnis de plantes ou de bibelots rares ; un vrai boudoir. Je n'osais m'asseoir pour ne rien salir. Je n'osais marcher pour ne pas faire de bruit. Je n'osais rien mettre sur les tables pour ne rien déranger. Je crois que pour un rien je n'aurais pas touché à l'eau pour ne pas la salir. Bref, c'était trop beau, je n'étais pas à l'aise. On m'avait donné, s'il vous plaît, la chambre de la jeune fille de la maison, j'étais confus, mais je dormis fort bien et ne dérangeai rien. Avant de partir, je me confondis en remerciements auprès de la maîtresse de la maison qui voulut bien me dire que si sa cuisinière n'avait pas été malade qu'elle m'eut invité à dîner ; ça c'est de la déveine car j'avais l'appétit ouvert.

Une nuit, on nous fit faire halte, vers deux heures du matin. Oh, pour être harassés nous l'étions. On se logea comme on put, dans une grande cuisine de ferme ; les compagnies étaient mélangées, j'étais avec mon escouade seule. Je

pus acheter deux bouteilles de vin rouge au fermier et lui demandai un poëlon, je voulais faire un vin chaud. Il est certain que je n'allais avoir ni cannelle ni sucre pour y ajouter. Mais en chauffant le vin ce serait toujours un vin chaud et on escomptait déjà le bien que cela nous ferait ! Les uns étaient debout, les autres assis autour du grand foyer. Je me fis faire place et je commençai à faire chauffer. Me suis-je fait remplacer un instant, je n'en sais plus rien. Tout ce que je sais, c'est que le vin me semblant à point, j'aperçus quelque chose de noir dans mon vin ; je fis tenir le poëlon et retirai ce que je voyais. La colère me monta au visage. C'était la mèche d'un bout de chandelle qui avait dû servir à graisser les souliers d'un des hommes qui se trouvaient-là !!! J'éclatai en imprécations. Le silence le plus complet se fit. Impossible de deviner le coupable ; sûr il eut passé un mauvais quart d'heure. Les choses se règlent vite dans ces moments-là ! Que faire, verser le vin

quand même dans les verres ! Du vin au suif qui a graissé des souliers, ce n'est pas réjouissant ! Eh bien, nous étions si fatigués, nous avions si grand besoin de prendre quelque chose que tout fut bu ! Vous dire que c'était bon, non ; j'en ai encore le goût âcre et graisseux dans le gosier !

Je ne blâme pas, assurément, le franc-tireur d'avoir graissé ses chaussures avec un vieux bout de chandelle de suif, car graisser ses souliers sur toutes les coutures, en arrivant au bivouac, et ne jamais les approcher du feu, c'est la chose la plus essentielle. J'avais de très bonnes chaussures, je l'ai fait, j'ai marché pendant quatre mois, presque sans arrêt, je faisais seulement remettre des des clous et j'ai rapporté mes chaussures.

Mais ce dont je le blâme c'est d'avoir fichu sa chandelle dans notre vin chaud. Je ne veux pas croire qu'il l'ait fait exprès ou il eut été un misérable !

Vers ce moment, nous arrivâmes à

Bracieux, si j'ai bien compris on devait nous faire occuper le château de Chambord ou la forêt. Un capitaine m'ayant proposé de venir dîner, je trouvai qu'à l'hôtel on était merveilleusement et qu'on nous avait fait faire un festin complet. Il y avait si longtemps qu'on dînait mal! Trois capitaines et un ou deux lieutenants proposèrent d'aller visiter le château de Chambord le lendemain, ce qui fut convenu. En y arrivant, nous trouvâmes des francs-tireurs qui occupaient le château même et qui s'apprêtaient à partir. Un des officiers connaissant le concierge et, de plus, ayant décliné nos titres, avait commencé à nous faire visiter. Les francs-tireurs, je ne sais plus lesquels, s'en étaient donnés à cœur joie ; rien n'était dégoûtant comme les escaliers, les paliers, toutes les horreurs y étaient représentées. On voyait qu'ils avaient tenu à afficher leur manière de voir et leurs opinions. Presque tout de suite des bruits inquiétants se répandirent, puis un avis arriva, je ne sais com-

ment, d'avoir à rejoindre au plus tôt. Les capitaines se désolaient et il y avait de quoi. J'aperçus une charrette vide, je hélai le charretier, mauvaise réponse, il avait du bois à charger, refus complet, etc. Je m'élançai à la bride de son cheval, tournai sa voiture, et appelant mon monde, nous sautâmes en voiture ; je signifiai à mon homme qu'il eut à partir au galop vers Bracieux, où sinon ! Cela se passa très bien, il n'y a que le premier pas qui coûte, avant d'arriver nous étions les meilleurs amis du monde, il ne s'agit que de s'entendre ; cependant, je ne lui offris pas de pourboire. Nous aperçumes de la troupe de ligne qui arrivait vers le parc. Quant à nous, nous pûmes rentrer à temps pour qu'on ne s'aperçut pas de notre escapade, mais ce fut juste ! Une heure après, Chambord était attaqué ; la troupe de ligne que nous avions aperçue ne put tenir, ils eurent beaucoup de monde de tué, mais je ne me rappelle pas les détails. Pour nous, je ne me souviens plus quelle route nous

primes. Je sais que vers ce moment, au milieu de la journée, on nous fit faire halte parce qu'une route transversale à laquelle nous arrivions était pleine d'une foule immense : cavaliers, fantassins presque sans armes, artilleurs, voitures de bagages avançaient pêle-mêle dans un désordre absolu ; le spectacle était affreux. C'était la débâcle de l'armée de la Loire, que Dieu me préserve d'en revoir autant !

Quand ils furent passés, nous continuâmes, et on nous fit marcher, marcher toujours. Comme je l'ai déjà dit, je vivais dans ma compagnie et je n'avais aucune nouvelle. Il n'est pas étonnant que rien ne m'ait frappé ! Cependant, le bruit courait que nous allions aller dans l'Est et que les volontaires de Cathelineau allaient être mis sous les ordres de Garibaldi !!! La chose était presque décidée. Enfin, un officier supérieur trouva que c'était une trop grande monstruosité et un beau soir on nous mit dans des wagons-bestiaux, je ne sais plus à quelle gare et on nous dirigea vers l'Ouest.

Il faisait un froid terrible et j'assure que cela manquait de confortable. Il gela un homme dans notre wagon. D'autres s'étant plaints de leur souffrance à un gros chef, il leur répondit : « Est-ce que je ne suis pas comme vous en wagon ! » Je ne dis pas, mais il était en première et nous en wagon-bestiaux. Et il faut connaître ce que c'est que le froid qui vient en dessous au travers du plancher mal joint ! C'est le même officier qui, quelque temps avant, dans une marche forcée où de pauvres diables tombaient de fatigue, leur dit : « Allons, marchez, du courage ; est-ce que moi aussi je ne suis pas fatigué. » Je ne dis pas, mais il *était à cheval !* Ce brave supérieur avait vraiment la spécialité des encouragements ! Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir d'autres qualités, très appréciées, et d'être le bourru bienfaisant.

Notre voyage était interminable. Enfin, j'appris que nous allions à Angers. Je n'y tins plus et en passant près de chez mon oncle, je voulus revoir ma famille

et me ravitailler. Je prévins officieusement mon caporal, il fut convenu qu'on ne m'autorisait pas, et en passant à La Possonnière je descendis à contre-voie et filai avec armes et bagages (en temps de guerre, cas prévu par l'article du code militaire). Je frétai une carriole et j'arrivai chez mon oncle de l'Estoile que je trouvai seul avec sa fille, son fils Olivier étant enrôlé aux éclaireurs de Charrette. Assurément, il fut surpris, mais je n'en fus pas moins bien accueilli. Je passai la soirée et ayant fait dépouiller tous les coqs de leurs grandes plumes je gagnai Angers le lendemain matin. A la gare, j'aperçus une dame des ambulances, je lui demandai si elle savait où était le corps de Cathelineau. Je tombais bien, c'était Mlle de Cacqueray, sœur d'un capitaine d'une de nos compagnies. Elle me répondit : « Mais le corps est parti dès hier, ils sont à se battre ! » Cela me fit plus qu'une verte réprimande. Je ne fus pas tenté de prolonger mon école buissonnière. Un train était en partance

pour Le Mans et ils n'étaient guère réguliers. J'allais monter dans un wagon de troisième, seule classe qu'il y eut ; puis pour un soldat c'était sa place. Quand une jeune fille, accompagnée d'une femme de chambre, s'approcha de moi et me dit : « Vous êtes du corps Cathelineau, savez-vous où il est. Je suis Mlle S..., sœur d'un de vos camarades qui est dans la garde du commandant, je veux aller voir mon frère ! » Je lui répondis : « Mademoiselle, je réjoins le corps Cathelineau, si vous voulez voir votre frère suivez-moi, je vous y conduirai. » Elle monta dans mon wagon de troisième avec sa duègne et nous partîmes. Il s'était trouvé à la gare deux autres volontaires de Cathelineau, sans doute en rupture de banc comme moi et qui, comme moi, voulaient rejoindre ; je ne les connaissais pas, mais on fait vite connaissance. La jeune fille se mettait aussi en confiance. Tout prévenait en sa faveur car c'était beau et énergique de sa part de se mettre à la recherche de

son frère avec des difficultés pareilles. Elle était orpheline. Tout allait au mieux pour l'instant, quand la duègne sembla avoir mal au cœur. Je m'informai de ce que je pouvais faire pour la soulager et elle m'expliqua que c'était l'odeur de la pipe qui lui faisait mal. Je m'entendis avec mes deux collègues qui étaient un ou deux bancs plus loin ; mais il y avait un turco qui, bien entendu, fumait et ne comprenait guère le français. Je passai par dessus les bancs et je m'en allai pour traiter à l'amiable avec lui. Je lui exposai de mon mieux la situation, même avec la pantomime nécessaire. Plein succès, le turco mit la pipe dans sa poche. Aux stations suivantes, quand un fumeur montait, je disais : « On ne fume pas, cela fait mal à ces dames. » A mesure qu'on approchait du Mans et que le wagon se remplissait, enhardi, j'abrégeais la formule. Et je disais simplement : « On ne fume pas. » Enfin, je finis par dire : « Eh ! là-bas, bas la pipe ! » Et le commandement était exé-

cuté aussitôt. Dire que j'avais l'air bien vénérable avec ma barbe à tous crins et les nouvelles plumes de coq apportées de chez mon oncle, je ne le crois pas. J'avais plutôt une certaine ressemblance avec un brigand Calabrais. Et, vraiment, dans cette affaire, cela me servit, car j'empêchai tout un wagon de troisièmes de fumer, entre Angers et Le Mans, et cela ne serait peut-être pas toujours facile.

En arrivant au Mans la ville était pleine de troupes, les gendarmes ne me demandèrent rien en sortant de la gare. Assez embarassé de mes compagnes, je les conduisis à l'*Hôtel du Dauphin* dont je connaissais un peu la maîtresse. Je lui contai mes peines. Elle me dit : « Je n'ai pas le plus petit coin. Je suis dans ma lingerie, que cette jeune fille et sa bonne viennent s'y chauffer, mais il m'est impossible de les loger. » Je les fis entrer et me mis avec mes deux camarades à la recherche du corps. J'appris que les Cathelineau, comme on les appelait, avaient couché dans l'église de la

Couture, mais qu'on ne savait pas quelle route ils avaient pris. Je pensai qu'à la cure on en saurait plus long, et en effet un vicaire me dit qu'ils devaient coucher le soir à Montfort. Je revins à l'hôtel, j'aperçus assise sur la borne la suivante de la jeune fille malgré le vent et le froid terrible. J'avais été fort longtemps et je lui demandai ce qu'elle pensait, si elle n'était pas inquiète ? Elle me répondit simplement : « Je savais bien que vous reviendriez ! » J'avais dit à mes camarades de chercher une voiture, nous ne pouvions emmener ces deux femmes à pied. Un d'eux m'assura qu'il avait envoyé le garçon d'hôtel et qu'il n'avait rien trouvé. Je souris de pitié et me rappelai cet adage : si vous voulez que vos affaires se fassent allez-y ; si vous voulez qu'elles ne se fassent pas envoyez-y. C'est ce qu'ils avaient fait à deux ! Je les engageai à tâcher de trouver à manger. Après bien des marches, contre-marches et déceptions, je trouvai un loueur qui me dit : « Pour aucun prix je ne vous conduirais

ce soir à Montfort, mais demain matin, à six heures, je veux bien le faire pour 15 francs. » Je renonçai à notre départ immédiat, mais il fallait songer à loger ma jeune fille. Je me rappelai que j'avais un vieil ami de mes parents, qui me faisait sortir quelquefois pendant que j'étais au collège au Mans. C'était M. Auguste de Moran. J'allai chez lui, on me dit qu'il était fort malade ; j'insistai, je me nommai et on m'introduisit. Il me fit un accueil aussi affectueux qu'il était possible de le faire. Il était à moitié paralysé, ne pouvait dormir et ne quittait guère son fauteuil ; malgré cela il me semblait encore très gai. Presque aussitôt, il me dit : « Si vous cherchez un abri, j'ai une chambre, venez coucher ici. » Je remerciai, balbutiai et me grattai la tête. Le cas était embarassant. Jugez donc, tous les militaires n'ont pas une suite semblable à loger, même en temps de guerre ! Je pris mon courage à deux mains et lui dis : « C'est que je ne suis pas seul. — Ah ! je n'ai qu'une

chambre ! » (Je ne pouvais pourtant pas la partager !) Enfin, je finis par lui avouer que j'avais à trouver un logement pour une jeune fille et sa bonne que je m'étais engagé à conduire à son frère. Quoique malade, il se mit à rire aux éclats en me disant : « Allons, amenez-les ; mais pour vous je n'ai rien. » Puis, se ravisant, il me dit : « Mon domestique ne se couchera pas ce soir vous prendrez son lit ! » Je remerciai vivement et ne demandai pas mon reste. En route, j'avisai un grand magasin de nouveautés. J'appitoyai le patron sur notre sort et il me donna deux lits de commis qui venaient de partir.

Tout mon détachement, hommes et femmes étaient logés. J'étais enchanté ; je courus chez mon loueur pour lui dire où nous serions le lendemain à six heures et je menai chacun à domicile. C'était la veille de Noël. Le lendemain, tout le monde fut exact. Femmes et volontaires s'entassèrent comme ils purent avec leurs sacs et leurs armes dans la voiture

pas trop grande et nous partîmes ainsi à la recherche du corps de Cathelineau. Nous le trouvâmes non sans avoir rencontré des troupes de tous côtés; on nous laissa passer. Sitôt arrivé, je cherchai le frère, je le trouvai et me débarassai, en son honneur, de mon précieux colis! Et je n'ai jamais revu cette courageuse jeune fille.

Je me présentai à mon capitaine. Je lui offris un beau bouquet de plumes de coq pour son chapeau fané, il sourit et mon affaire fut arrangée.

Je retrouvai un de mes compagnons d'Igé dans la poche du gilet duquel j'avais fait coudre de l'or. J'en avais sur moi dans les mêmes conditions, mais j'avais trouvé plus sage de partager la réserve. Je lui demandai d'où il en était de son argent. Il n'était pas fier. Je demandai explication. Il m'avoua qu'ayant été nommé ordonnance du commandant, ce que j'avais approuvé, car il était fils de veuve, il avait reçu une belle sacoche dont il était tout fier et qu'un jour ayant

besoin de fonds et ne pouvant me demander l'autorisation, il avait décousu le petit sac précieux et l'avait mis dans sa belle sacoche, et qu'un matin, pressé de partir, il avait oublié la sacoche et le petit sac dedans ! Qu'étant venu la rechercher, peu à près, il n'avait rien trouvé ! Je fis paternellement quelques remontrances sur la probabilité de ce qui devait arriver et l'affaire fut classée ! Pour aviver ses regrets j'eus soin d'ajouter que je comptais tout lui laisser, à la condition d'en donner la moitié à son ami Simon, ce que du reste il fit plus tard.

Le bataillon se dirigea vers Vibraye, je me rapprochais de chez mon père. La tentation fut trop forte. Ayant découvert un homme des environs de Paris qui avait fui pour sauver ses chevaux, il accepta de me conduire chez mon père. J'exposai à Cathelineau que puisqu'il ne savait rien de ce qui se passait de ce côté-là, que je pouvais le renseigner, j'avais un motif plausible pour voya-

ger, que j'allais chez mon père. J'étais naïf et pour compléter ma naïveté, je ne me déguisai pas et partis avec mon beau chapeau à plume et le reste ! En route, il me prit un excès de prudence. Il est vrai qu'on nous avait dit qu'on voyait constamment des patrouilles de uhlans. Arrivant au bas d'une grande côte, je dis à mon conducteur : « Montez-la au pas, et au sommet si vous apercevez quelque chose, faites-moi signe. » Il était à peine arrivé près du haut que je le vis se retourner et me faire des signes désordonnés ! Cela m'émotionna, je pris un petit chemin et j'arrivai grand train à une ferme ; je cherchai à me cacher, mais il fallait dire d'abord qui j'étais ; enfin tâtonner pour trouver une cachette. J'étais à peine monté au grenier, refuge de tous ceux qui se cachent, qu'un cavalier arrivait dans la cour au galop, criant : « Que le franc-tireur se décache, nous sommes des Français. » Cela me fit plaisir et je me montrai. Il ne m'arriva rien jusqu'à La Ferté. Mais la vieille

cuisinière de mon ami Petibon ne tarit pas sur mon imprudence de voyager sans déguisement. Je cédai et me laissai accoutrer des habits de son maître, un peu petits pour moi. La ville était gardée et à chaque instant en en sortant on nous arrêtait.

Enfin, j'arrivai chez mon père qui fut bien surpris de me voir ; il allait bien. Les Prussiens étaient venus. Il me raconta qu'un détachement était venu pour voir les logements, il avait répondu qu'il pouvait recevoir quatre hommes. Il en était venu soixante! Que des officiers avaient logé dans les mêmes chambres où d'autres Prussiens avaient logé en 1815. Qu'il n'avait pas eu trop à se plaindre, qu'ils l'avaient respecté, qu'ils n'étaient pas descendus à la cave. Je lui demandai ce qu'il avait donné aux officiers : « De la soupe et du bœuf. » — Et après, lui dis-je : — Rien, me répondit-il, c'était bien assez. » Et du vin ? — Oh! tel vin. — C'était son plus mauvais. Donc, je déteste les Prussiens,

mais je ne les méprise pas ; ils auraient pu faire pis. Ils avaient pris mon fusil, mon linge, mais ne m'avaient pas laissé leur linge sale, je leur en ai su gré. Du reste, j'ai fait la note de ce qui manquait, je l'ai mise dans les papiers de famille avec injonction au premier Fontenay qui ira en Allemagne de reprendre ce qu'on m'a volé à moi et à mon père, plus l'intérêt !

Les Prussiens furent stupéfaits de trouver près de mon père, une jeune allemande, Mlle Caroline, dont j'ai déjà parlé. Elle leur tint ce discours : « Le comte de Fontenay a quatre fils, ils sont tous les quatre au feu ; vous devez comprendre que vous ne pouvez être les bienvenus dans la maison. » Il est sûr qu'ils l'ont compris et qu'ils ont respecté mon père et sa maison, je leur en sais gré. Assurément, Mlle Caroline servit dans ce cas à protéger la commune d'Igé et les habitants en me promettant, à mon départ, que la maison de mon père

serait protégée se sont, en le faisant, rendu service s'en sans douter[1].

Je repartis le lendemain après avoir fait mes adieux à mon père et à ses fidèles vieux domestiques, mes amis, et je rentrai à La Ferté. Là, je me présentai au général Rousseau, je lui dis où étaient les hommes de Cathelineau, il n'en savait rien. Je pris ses ordres et rentrai au corps. Je rencontrai à La Ferté le commandant du May qui avait formé un corps d'éclaireurs à Alençon. Nous fîmes encore force marches et contremarches, puis enfin nous cantonnâmes à la Verrie, dans la forêt de Vibraye, c'est de là où commence mon premier récit.

Au moins, dans ce temps-là, il y avait l'amour de la patrie, on avait une idée, on se battait pour chasser l'étranger, on n'avait pas d'autre politique ; mais maintenant, après vingt-sept ans de luttes intestines, après avoir vu la liberté

(1) Les domestiques avaient affiché ma proclamation aux Habitants de Bellême dans leurs chambres, ils la déchirèrent, mais ils surent quel était l'esprit de la maison.

foulée aux pieds, la religion persécutée ainsi que tous ceux et celles qui se dévouent pour les autres. La liberté de conscience enlevée, l'injustice et la partialité régnant partout. Pour qui se battre? pour maintenir au pouvoir la bande d'intrigants qui nous exploitent, non, c'est impossible. La pauvre France est bien malade, c'est sans doute pour cela qu'il y a tant de médecins à la Chambre, mais hélas, ils seront impuissants à la sauver. Ce qu'il faut pour la guérir c'est que Dieu règne et sous ses ordres un maître qui puisse ordonner, diriger, punir et récompenser. Hors de là, pas de salut, mais le gâchis. Ceux qui tiennent la France dans leurs griffes jusqu'ici nous l'ont bien prouvé et ne nous en sortiront pas.

L. F.

NOTE DE L'AUTEUR

Ce que j'ai cru devoir ajouter aux *Derniers jours de campagne et captivité d'un volontaire de Cathelineau* étant terminé, je demande à mon éditeur de vouloir bien reproduire ces souvenirs tels qu'ils ont été publiés en 1871, sans y rien ajouter ni retrancher.

Baron de Fontenay.

DERNIERS JOURS

DE

CAMPAGNE ET CAPTIVITÉ

D'UN

VOLONTAIRE DE CATHELINEAU

PAR

Louis de FONTENAY

NONTRON

IMPRIMERIE DE T. RANVAUD

1871

A M. LE BARON DE WISSEL

Mon excellent ami,

J'ai voulu retracer lisiblement pour moi et les miens le souvenir de mes derniers jours de campagne.

Laissez-moi vous dédier ces lignes, à vous qui, sans craindre une maladie contagieuse, avez si bien contribué par vos soins à me rendre à l'affection de ma famille et de mes amis ; et qu'elles soient pour vous et les vôtres le souvenir d'une bonne action et d'un ami qui vous restera dévoué.

L. DE FONTENAY.

SOUVENIRS DE 1870

NOTE DE L'AUTEUR

Qu'on ne cherche pas dans les pages qui suivent le récit des souffrances et du dévouement à la France des volontaires de Cathelineau.

Je n'aurais pu le faire qu'incomplètement, les renseignements m'auraient manqué ; j'aurais oublié trop de beaux traits, car tous ce sont bien conduits ; ce que je vais raconter m'est tout personnel et destiné seulement à mes amis.

Je ne puis cependant être sans dire quelle était notre admiration pour M. de Cathelineau nous donnant sans cesse l'exemple du courage et de la plus grande énergie. Quand nous succombions à la fatigue, il eut pu monter à cheval, mais non, sa canne à la main, il marchait à

notre tête ; un morceau de pain lui suffisait, et pour nous sauvegarder il n'épargnait pas ses veilles.

Qui citerai-je encore? MM. de Curzon, Lefèvre de Santeuil, Johanneton, il n'y avait qu'une voix dans la compagnie pour répéter l'éloge de nos officiers, et qu'un sentiment, celui d'une confiance affectueuse et sans borne dans leur dévouement à nous tous.

Et combien d'autres compagnies étaient sans doute partagées de même.

Qui de nous n'a pas admiré M. de Beauchamps qui, à soixante-trois ans, sac au dos, simple volontaire commandé par son fils, autre bon militaire, n'a pas manqué à un seul service pénible.

Je ne puis oublier non plus le brave capitaine de Ressy. Sa sollicitude et son affabilité pour ses hommes étaient proverbiales. C'est à lui que j'entendis dire à mon arrivée au corps : « Le même dévouement nous appelle tous ici ; en dehors du service nous sommes compagnons d'armes. » Il l'a dit et pendant

trois mois il l'a pratiqué d'une façon telle, que je n'ai jamais vu personne aimé comme il l'était. Au moment d'aller au feu, qui n'eut-il pas entraîné !!! Il ne faut pas s'étonner du courage des hommes avec des chefs pareils.

J'étais venu au corps de Cathelineau espérant y trouver de braves cœurs, mon espérance n'a pas été trompée.

Séparé brusquement de mes camarades et de mes chefs et sachant l'intérêt qu'ils me portent, j'espère que le récit de mes aventures les intéressera et s'il contribue à me conserver les bons sentiments qu'ils mont toujours témoignés, j'en serai heureux.

L. de Fontenay.

DERNIERS JOURS

DE

CAMPAGNE ET CAPTIVITÉ

D'UN

VOLONTAIRE DE CATHELINEAU

La veille de Noël 1870, nous arrivâmes au Mans, après soixante-douze heures de trajet en chemin de fer sans arrêt marqué. Beaucoup d'entre nous, transportés en wagons à bestiaux étaient à moitié gelés et morts de fatigues. A chaque instant la voie était embarassée. C'était la suite de cette fameuse retraite où nous avions fait jusqu'à 166 kilomètres en trois jours et trois nuits, sac au dos. Nous venions de Châteauneuf-sur-Cher et avions passé successivement à Châteauroux, Poitiers, Bressuire, Angers. A Bressuire seulement, on nous avait annoncé trois heures de repos et, quoi-

qu'il fût onze heures du soir, les habitants étaient là à nous attendre par un froid affreux, nous emmenant manger et nous réchauffer chez eux. C'est l'accueil le plus sympathique dont j'aie gardé le souvenir.

Au Mans, nous passâmes la nuit dans l'église de La Couture, et le lendemain nous nous rendîmes à Montfort. L'ordre fut alors donné d'aller garder les forêts de Vibraye et de Montmirail, et, malgré l'intensité du froid, la fête de Noël et l'état pitoyable où se trouvait le bataillon, nous fîmes d'une seule traite les huit lieues de Montfort à Vibraye.

Là, enfin, nous eûmes deux jours de repos, puis nous allâmes occuper Montmirail, petite ville parfaitement nommée et située de façon à dominer tous les alentours. La position, au point de vue stratégique, était importante ; le gros de nos forces y resta et les 1re et 6e compagnies allèrent seules occuper, en postes avancés, une verrerie au centre de la forêt. J'étais soldat à la 1re compagnie.

Fiers de notre mission, nous étions décidés à bien faire notre devoir.

L'ennemi venait en reconnaissance jusqu'à quelques kilomètres de nous. Notre grande besogne consistait à faire comme lui et à monter une grande quantité de gardes. Peu nombreux notre tour revenait souvent.

Nous étions casernés dans un séchoir où deux énormes poëles donnaient une chaleur tropicale ; comme toujours, il se trouvait là des gens insupportables chauffant les poëles à outrance. On peut juger de la transition lorsqu'il fallait ensuite aller passer une grande partie de sa nuit en faction ; et ces factions étaient pénibles par le froid qu'il faisait. Pour bien remplir son devoir, il ne fallait pas remuer ; les allées et venues eussent pu trahir. On devait rester l'arme au pied, caché par un buisson et prêtant l'oreille au moindre bruit. Au poste le plus éloigné, à sept ou huit cents mètres de la Verrerie, en pleine forêt, à un carrefour, la situation était sérieuse ; la

sentinelle pouvait s'attendre à chaque instant à être enlevée, à apercevoir une reconnaissance ennemie ou une colonne d'attaque. On avait donc la vie de ses camarades entre les mains : c'était grave et bien fait pour faire oublier le froid. Cependant, la nuit du premier de l'an, ayant monté quatre heures de faction dans ces conditions, en guise d'étrennes, je trouvais la chose dure et, tout en veillant, force m'était de ne pas oublier le froid. Heureusement, les caporaux chargés du service y mettaient un grand dévouement et une grande exactitude ; ils ne laissaient que juste le temps réglementaire : une heure, et encore elle paraissait longue.

A part ces petites misères, nous nous trouvions fort heureux ; nous avions éprouvé tant de fatigues qu'un peu de repos nous semblait bon. Les habitants de la Verrerie, fort obligeants, nous donnaient toutes facilités pour cuire notre viande. Nous avions pris un troupeau de vaches à des gens les menant

aux Prussiens ; nous étions donc bien pourvus. Le boulanger seul se faisait tirer l'oreille craignant de n'être pas bien payé. Hélas ! pauvre homme, j'aurais volontiers partagé ses inquiétudes. Le troupeau de vaches avait eu de la peine à se décider à venir à la Verrerie, Une d'entr'elles s'était révoltée et était arrivée au galop vers notre compagnie, dans ce moment en reconnaissance et suivie de 500 mobiles de la Dordogne. Je crus que les premiers hommes allaient la faire se jeter à droite ou à gauche de la route. Mais elle prit son élan et, tête baissée, elle chargea au milieu de nous. J'eus alors l'idée des courses de taureaux. Dans la compagnie, nous pûmes éviter le choc, mais un malheureux mobile fut brutalement jeté à terre et plusieurs autres culbutés. Je crus qu'il y en avait au moins un de tué, mais heureusement il n'en était rien. Un brigadier de chasseurs et ses hommes poursuivirent cette bête furieuse et l'abattirent à coups de carabine.

Nous restâmes quatre ou cinq jours à ce poste où nous nous trouvions si bien. Nous nous invitions les uns les autres à dîner, même à manger d'un cheval de uhlan tué par les mobiles de la Dordogne ; il était excellent. Ceux d'entre nous qui se montraient les plus habiles cuisiniers étaient fort appréciés. Dans ma compagnie, on était assez porté à honorer les arts, mais surtout celui-là. Vers la fin cependant c'était moins gai ; nous étions sur un qui-vive perpétuel. Des bruits sinistres circulaient, nous allions être cernés ; enfin, un soir ils prirent plus de consistance et à minuit l'ordre de départ était donné. Nos sentinelles venaient d'être tirées à Montmirail, des forces importantes s'avançaient ; la position n'était plus tenable.

Le capitaine me fit appeler et me chargea d'aller en avant conduire nos vivres, qui devaient rallier le convoi de la brigade et de revenir ensuite à mon poste. Muni du mot d'ordre, je partis aussitôt. Je fis charger les armes et mar-

cher dans le plus grand silence ; je me mis seul en avant d'une cinquantaine de mètres et dans cet ordre nous traversâmes la forêt.

Je fis bien d'avoir pris ces précautions, car avant Montmirail je trouvai deux sentinelles de mobiles, qui me crièrent *qui-vive !* à plus de 200 mètres. Si je n'avais pas été attentif, nous avions le temps de recevoir les balles avant d'avoir répondu. Ces hommes m'assurèrent qu'ils avaient reçu l'ordre de crier sitôt qu'ils verraient ou entendraient quelque chose. Je traversai les autres sentinelles qui étaient nombreuses et je réunis ma voiture de vivres au convoi. Tout le monde était sur pied à Montmirail. Une demi-heure après, ma compagnie avait rejoint et la ville était évacuée.

Les deux premières compagnies traversèrent Vibraye et vinrent encore occuper une position avancée dans la forêt. A peine y étaient-elles qu'une estafette arriva prévenir qu'une de nos sentinelles avait été surprise à la porte

de Vibraye par quatre uhlans, qui, voyant l'impossibilité de l'emmener, lui avaient brûlé la cervelle.

La victime était un malheureux enfant de dix-sept ans que je connaissais comme très mauvais soldat. Il arrangeait un de ses pieds quand l'ennemi était survenu et il n'avait pas même de cartouches. On croit qu'il avait laissé les uhlans s'approcher, avait causé avec eux, mais que, lorsqu'ils avaient voulu l'entraîner, il avait crié aux armes et que c'est à ce moment qu'ils l'avaient tué.

Je préfère prendre cette version pour la véritable ; le pauvre enfant aurait au moins racheté sa négligence.

Bientôt l'ennemi attaqua Vibraye. Le poste, composé de volontaires, se défendit bravement ; il y eut, dit-on, un moment de panique : une partie des mobiles et des francs-tireurs commencèrent un mouvement de retraite un peu trop rapide, mais cela ne dura pas ; les mobiles se rallièrent et soutinrent bien le feu.

Plusieurs tombèrent bravement, entre

autres un pauvre sergent-major dont j'ignore le nom, qui reçut une balle dans le front au moment où il levait la tête au-dessus du parapet du pont pour observer l'ennemi : plusieurs se noyèrent en essayant de passer la rivière vers laquelle les Prussiens les poursuivaient. Vibraye fut évacué aussitôt, car des forces supérieures arrivaient de deux ou trois côtés et nous battîmes en retraite vers Montfort.

Nous y arrivâmes harassés et mourant de faim ; nous n'avions pu manger un peu que vers cinq heures du soir.

Pour nous qui venions du centre de la forêt de Montmirail, nous avions fait plus de onze lieues : mes pieds, serrés par des semelles de liège, s'étaient gonflés et me causaient un mal intolérable ; mon sac m'écrasait et je crus à la fin que je ne pourrais arriver. Mon brave Simon le vit et me prit mon sac quelques instants.

M'arrêter, enlever mes semelles, lacer mes brodequins dans l'obscurité, re-

joindre la colonne me paraissait au-dessus de mes forces. Du reste, rien n'est plus difficile que de rattraper une colonne en marche, pour peu qu'on soit fatigué et chargé : je n'aurais de tout mon bagage pu jeter qu'un malheureux lapin dont la pose piteuse sur mon sac distrayait mes camarades, mais il m'assurait des amis et un déjeuner pour le lendemain. Je me roidis contre la douleur et enfin j'arrivai à Montfort.

Nous étions tous exténués. Aux premières maisons, des mobiles frappèrent fortement à une d'entre elles. Un homme furieux se leva en chemise et brutalement les repoussa, leur criant qu'ils pouvaient coucher dehors s'ils n'avaient pas de billets de logement. Il faisait un froid terrible : il s'éleva dans la colonne contre ce butor une rumeur qui n'indiquait rien de bon. Je n'ai pu voir la fin, mais je crois que notre réclamation profita aux mobiles.

Quelques instants après, le chef de bataillon nous ayant arrêté et ne rece-

vant aucun avis du maire pour nos logements, nous dit simplement : « Rompez les rangs et faites-vous ouvrir. »

Un carillon infernal à toutes les portes ne se fit pas attendre ; il était minuit, mais ce qui compliquait la chose, c'est que la ville était déjà pleine de troupe. Enfin, la nécessité impérieuse poussant, chacun vint à bout de se mettre au moins à couvert. Mon capitaine coucha sur le carreau, étendu sur deux bottes de foin que je lui procurai. Pour moi, je fus plus heureux et mon excellent ami, Voisine de Lafresnaye, qui connaissait quelqu'un à Montfort, m'ayant donné la moitié de son matelas, deux verres de vieux vin et un peu de pâté, je dormis parfaitement quelques heures.

La journée suivante fut affreuse ; la neige tombait à flocons ; tout le temps nous fûmes sur le qui-vive ! les vivres étaient difficiles à se procurer. Grâce à notre prévision, la compagnie n'en manqua pas, il nous restait au moins 400 livres de pain.

J'avoue que sans avoir une mission spéciale, je tenais tellement à aider mon capitaine, M. de Curzon, si bon et si excellent, et à rendre service à mes camarades, que je m'occupais activement de tous ces détails et de la vie du malheureux criquet chargé de traîner les provisions.

Au milieu de la nuit, j'avais, avant de prendre le moindre repos, déchargé et mis en sûreté toutes les choses importantes, telles que foin, sacs d'hommes souffrants, pain, viande, etc., et ce n'était pas facile dans une ville encombrée de monde et de charrettes, car l'honnêteté est rare partout, mais surtout lorsqu'elle est ébranlée par la nécessité. Le lendemain, à force de recherches et de diplomatie, je parvins à rentrer mon cheval dans un local chaud et fermé, tandis que ses confrères restaient exposés aux plus rigoureuses intempéries.

A la chute du jour, nous eûmes une alerte. C'était le 9 janvier, et malgré le temps effroyable, la canonnade et la

fusillade n'avaient pas discontinué. Je voulus sauver notre pain, il devenait fort rare et je ne pouvais compter sur les hommes de corvée à la charrette pour mettre le tout bien en ordre. Je restai et me fis aider par un des jeunes gens de ma commune, nommé Simon, qui, avec avec un autre, Pierre Gibierge, n'avaient pas voulu me laisser m'enrôler seul. Nous perdîmes près d'une demi-heure. Enfin, après avoir tout rangé, laissant la charrette au convoi, nous nous mîmes à la poursuite de la colonne ; la nuit étant presque close, nous eûmes toutes les peines du monde à nous faire renseigner sur la route. Quoique très chargés, nous marchions d'une vitesse excessive, je voulais rattrapper. Après une demi-heure de cette marche forcée, la nuit était close, et plus nous avançions, plus nous semblions nous rapprocher de la fusillade. La situation ne devenait pas gaie ; d'un côté, l'isolement, le calme et l'obscurité, et de l'autre, ces éclairs répétés, cette fusillade continue et si rapprochée

que nous entendions très distinctement le sifflement des balles dans les airs. Joignez à cela les affreux hourras que poussent les Prussiens quand ils chargent et vous aurez vraiment un bruit effrayant. Il y avait de quoi glacer d'épouvante des gens d'une certaine hardiesse. Mon compagnon me dit seulement : « Nous serions mieux au bataillon. » Je lui répondis : « C'est vrai, mais il faut marcher pour le rejoindre ; chargeons nos armes. » Et nous continuâmes notre route. Nous courions le danger d'être rencontrés par une patrouille prussienne ou française, par des fuyards tout simplement et d'essuyer leurs coups de fusil. Nous paraissions être si près du combat, qu'à chaque instant cela pouvait nous arriver.

Bientôt j'aperçus un point noir qui grossissait et s'avançait vers nous. Presque au même instant, nous entendîmes deux coups de fusil partis de cette direction, mais sans entendre le sifflement des balles. Nous continuâmes de mar-

cher et nous distinguâmes bientôt une quinzaine d'hommes marchant rapidement vers nous. Nous les abordâmes franchement, et tandis que nous le faisions, je reconnus des voix françaises. C'étaient des mobilisés de l'Orne, mon département, qui fuyaient et étaient affolés de terreur du bruit et de la masse noire qu'ils avaient aperçue derrière eux. Je tentai de les rassurer, leur affirmant que ce devait être notre colonne.

Rien n'y fit; ils continuèrent vers Montfort leur marche désordonnée. Je ne m'étais pas trompé, c'était bien nos hommes qui venaient de recevoir contre-ordre et revenaient sur leurs pas. Cela nous fit plaisir de rentrer dans le rang quoique on n'y marchât guère à l'aise, gênés par les chasseurs qui suivaient le milieu de la route en tenant leurs chevaux par la bride. Le verglas empêchait ces malheureuses bêtes de marcher; elles n'étaient pas ferrées à glace, et il y aurait eu un engagement que nos chas-

seurs loin de nous aider, n'aurait été qu'un embarras pour nous.

Ce temps de verglas était prévu. Pourquoi les chevaux n'étaient-ils pas ferrés à glace ? Toujours la même imprévoyance. Et dans ces tristes journées, ce fut partout la même chose, tandis que la cavalerie allemande, munie de forts crampons ou ferrée à glace, continuait à faire son service. Nous rentrâmes fatigués et fûmes bien heureux de pouvoir faire cuire un peu de riz pour notre souper, car le convoi de vivres était parti et nous restions sans pain. Le lendemain, quoique la canonnade reprît dès le matin, on nous laissa en repos.

Vers deux heures, j'étais en quête d'un morceau de pain chez un boulanger ; il avait fini par m'en promettre une demi-livre pour le soir. Tout à coup j'entendis dans la rue qui était en pente rapide un bruit affreux : je regardai, c'était des soldats de toutes armes arrivant comme une avalanche, les uns sans fusils, les autres jetant leurs sacs et criant : « Voilà

les Prussiens! » Une pièce de canon attelée de six chevaux était en haut de la rue. Les conducteurs éperdus excitaient leurs animaux; bientôt ils n'en furent plus maîtres, et une terrible culbute était imminente. Je me rangeai, car déjà j'avais pris ma course en sens contraire pour aller chercher mes armes. La pièce de canon passa à toute vitesse, et les chevaux allèrent s'abattre à cinquante pas plus loin en faisant un bruit épouvantable.

Y a-t-il eu des victimes? Très probablement; mais je n'avais guère le temps d'y aller voir. La panique était au comble; j'avais toutes les peines à passer en me glissant le long des maisons, rien ne pouvait arrêter ce torrent. On dit qu'un officier, voyant un homme jeter son fusil et crier : « Sauve qui peut », lui fendit la tête d'un coup de sabre, mais il n'arrêta que celui-là.

Arrivé à mon logement, je trouvai mes amis s'efforçant d'avaler contre toute éventualité quelques cuillerées de soupe

bouillante. Je pris mon sac et mon fusil et m'invitai à la gamelle ; il fut convenu que nous ne nous quitterions pas. Nous ne fûmes pas longs à nous mettre en marche. Il faut avoir passé par là pour savoir comme un repas est vite fait. Nous avions compté que le bataillon se réunirait sous nos fenêtres comme à l'ordinaire ; il n'en fut rien. Nous le demandons de tous côtés au milieu de cette cohue ; pas possible d'avoir un renseignement, ceux de nos camarades que nous rencontrions étaient comme nous. Il se joignit encore une dizaine de nos connaissances à notre petit bataillon, formant un effectif peu nombreux mais bien décidé. Nous jugeâmes qu'il nous fallait aller au-devant de l'ennemi, que c'était la route probable que les hommes réunis à temps avaient dû prendre. Le mouvement avait été promptement fait, car je ne les avais pas rencontrés sur ma route et nous ne nous étions pas attardés plus de quatre à cinq minutes. Après plusieurs marches et contre-mar-

ches dans la direction du feu, nous eûmes la certitude qu'ils n'étaient pas allés de ce côté. Je suis encore à me demander ce qui avait pu causer cette panique, car dans les fonds, au pied de la ville, la fusillade était bien engagée, mais il y avait au moins deux kilomètres et rien d'alarmant.

Une mitrailleuse était braquée dans la rue, et comme elle dominait, je pense qu'elle eût produit un bon effet.

Un officier étranger à notre corps, voyant notre beau détachement, voulut nous envoyer à l'aventure du côté de la fusillade, mais en ce moment ayant un renseignement certain sur la direction qu'avait prise notre bataillon, nous le remerçiâmes.

Arrivés sur la place, nous trouvâmes un des nôtres envoyé pour rallier les hommes égarés. Toutes ces fausses manœuvres nous avaient pris du temps, si bien que nous ne pûmes rejoindre nos compagnies qu'au bout d'un quart d'heure. La route était encombrée par

les troupes, mais il s'était mis déjà un peu d'ordre.

On nous déploya en tirailleurs à trois kilomètres de là et nous restâmes sans bouger le reste de la journée, les pieds dans la neige : nous ne vîmes rien et à la nuit close nous rentrâmes à nos logements.

Point de pain, point de viande, ce n'était pas gai. A force de supplications, j'obtins du boulanger, auquel je l'avais retenue, une demi-livre de pain. Nous accomodâmes du riz avec le lard qui nous avait fait la soupe, et ayant trouvé de bon vin tout se passa bien.

Le lendemain, 11, à cinq heures du matin, nous étions sur les rangs. Nous fûmes conduits dans la même direction que la veille et on nous arrêta dans une sapinière. Après nous y avoir laissés plus de deux heures, l'arme au pied (il faisait un froid intolérable), nos chefs respectifs n'y tenant plus eux-mêmes autorisèrent d'établir des feux dans un ravin. Quelques secondes après, tous les

sabres étaient tirés et les sapins eurent à soutenir une vigoureuse attaque ; ils gémissaient sous les coups d'estoc et de taille. La plupart succombèrent, mais le bois sec pour allumer manquait ; on se consumait en vains efforts, lorsqu'un soldat plus avisé se rendit à une maisonnette éloignée et revint avec une magnifique bourrée de genets. En peu d'instants, il fut imité et les feux pétillèrent dans toutes les directions.

Lorsque nous fûmes réchauffés, il fut question de manger. Pour moi, je n'avais rien. Il faut croire que j'avais été quelquefois bon camarade et pas toujours dans ces conditions, car chacun voulut absolument partager avec moi le peu qu'il avait : je nageais dans l'abondance. De temps à autre, il se débouchait même une bouteille de vin de Bordeaux et, quoique les propriétaires changeassent, le premier verre m'arrivait toujours. J'étais intrigué, ne sachant d'où pouvait venir tout ce vin, lorsque j'appris qu'un bon chapelier de Montfort avait fui avec

femme et enfants, confiant sa clef à un officier de mobiles, son parent, et l'engageant à ne pas laisser son vin pour les Prussiens. Mes camarades avaient logé dans cette maison et avaient profité de ces bonnes dispositions testamentaires. Cette aubaine arrivait vraiment à propos.

Voulant à mon tour tenter quelque chose pour la communauté, j'obtins la permission de m'écarter, et, mon fusil sur l'épaule, je me mis en chasse. Je fus heureux ; je finis par me procurer non pas lièvres ou perdrix, mais dix livres de pain bis, douze œufs durs, des pommes de terre et des rillettes. Quand je revins ainsi chargé jugez des hourras et des félicitations.

Le tout était à peine absorbé à moitié que nous recevions une distribution de pain monstre, puis arriva une charrette pleine de viande. On m'appela comme très compétent ; nous avions droit à un bœuf ou une vache. Nous ne prîmes pas le plus maigre.

Les parts étaient presque faites lorsque

l'ordre du départ immédiat arriva. Je fus laissé à surveiller et j'expliquais à un jeune fourrier où était le filet, dans le cas où il nous faudrait tout abandonner. Mais le branle-bas augmentant, je démontrai rapidement la chose en la pratiquant et lui donnai le morceau convoité. Deux hommes par compagnie cependant accoururent ; ils se servirent comme ils purent ; on passa un canon de fusil dans la part de chacun et les hommes rentrèrent dans le rang. Heureusement, on nous arrêta bientôt à un petit bourg, car cette viande d'un seul morceau n'était guère portative.

Mon capitaine et le lieutenant ayant réussi à se procurer quelques vivres, voulurent absolument que je les partageasse avec eux, comme s'ils avaient eu le pressentiment que c'était mon dernier repas.

Tout à coup, on appelle les trois premières compagnies. Nous passâmes devant les mobiles de la Dordogne et d'autres troupes échelonnées en tirail-

leurs. L'ennemi était proche ; une reconnaissance d'éclaireurs à pied venait de tirer sur des uhlans.

L'ordre fut donné de se développer sur un des côtés d'un petit champ triangulaire bordant une route. Nous ne voyions pas à plus de cent mètres dans l'angle formant l'extrémité et à plus de soixante à quatre-vingts de chaque côté. On soupçonnait bien, je pense, que la route était bordée d'une suite de taillis, occupés peut-être, mais à cause du mauvais temps il ne se trouvait là aucun éclaireur à cheval pour sonder le pays.

Nous étions postés à peine depuis quelques minutes et j'avais pu m'abriter derrière un petit arbre lorsque quatre cavaliers parurent au bout du champ. Les uns crièrent aussitôt : « Ce sont les Français ; » d'autres : « Ce sont les uhlans. — Ne tirez pas ; — Tirez ! » Je l'avoue, j'étais de ceux qui crièrent : « Ne tirez pas. » Le tonnerre de mon fusil était ouvert, j'étais si ébahi que je ne mis pas même la cartouche. Mal m'en

prit, car un des cavaliers, après s'être montré en travers un bon moment, nous avoir considéré avec une hardiesse incroyable, piqua des deux et s'en fut ; les balles sifflèrent alors mais n'atteignirent personne.

J'insiste sur ce fait, quoiqu'il soit mal choisi, car la nuit tombait et on ne pouvait rien voir, pour observer que chaque officier devrait être muni d'une excellente lunette. Dans la guerre actuelle, avec des tirs à aussi longue portée, c'est indispensable si l'on veut éviter des accidents. Déjà, en arrivant, on avait été sur le point de faire feu sur des francs-tireurs bretons. Il est incroyable le peu d'ordre qu'il y a dans toutes ces choses. Les chefs de corps ne sont pas prévenus la plupart du temps des points occupés. Nous nous en étions bien aperçus la veille en voyant déboucher des Français d'endroits qu'on croyait occupés par l'ennemi. Je ne dis pas qu'avec le système de guerre actuelle ce ne soit très

difficile, mais on pourrait mieux faire, surtout à l'aide d'excellentes cartes.

M. de Curzon, notre capitaine, passa, nous engageant, à voix basse, de veiller à droite et à gauche. Il avait raison, l'attente ne fut pas longue. La tête de la compagnie fit feu presqu'aussitôt et j'aperçus une suite de points noirs marchant vivement sur elle. Elle battit en retraite. Alors les cris incompréhensibles : « Ne tirez pas ! ce sont des Français ! » recommencèrent. J'avais déjà ouvert le feu en ajustant bien, j'en fus tout abasourdi. Cependant les balles pleuvaient ; il en vint une frapper à hauteur de poitrine la souche qui m'abritait. A la secousse qu'elle donna, la neige tomba sur moi.

J'ajustai de nouveau sur cette file de gens que j'apercevais nous chargeant à quatre-vingts pas à peine. Par le rang que j'occupais, je quittai un des derniers et bien à regret. Je traversai le champ auquel je tournais le dos et me trouvai auprès d'une ferme. Il y avait là quel-

ques volontaires de diverses compagnies hésitant sur le parti à prendre et paraissant chercher à se placer. Un d'eux, M. Baron, regarda dans la cour de la ferme et nous dit : « Les Prussiens ne sont que trois. » Je pensai que c'était peu et croyant que la compagnie était postée dans les environs, et qu'il était dommage de quitter les Prussiens que je voyais si bien, sans m'effrayer des affreux hourras qu'une de leurs colonnes poussait en nous chargeant, tandis qu'une autre criait : « *Ne tirez pas, mobiles, France !* » je me repostai à demi-couché derrière un buisson d'épines servant de prolongement aux murs de la ferme.

Depuis que j'ai écrit ces lignes, j'ai su par plusieurs de mes amis intimes comment les choses s'étaient passées, car, hélas ! dans ces tristes moments, j'ai été séparé bien brusquement d'eux. Avec le temps sombre qu'il faisait, je distinguais à peine nos hommes tous distants les uns des autres de cinq à six pas, je ne

pouvais voir exactement ce qui se passait en tête de la colonne.

Je n'écris point l'histoire de notre compagnie ; j'aurais de bien beaux traits à narrer sur nos officiers et les soldats ; ce que je puis dire, c'est qu'à ce moment la conduite de tous fut admirable.

La tête de la compagnie que j'avais cru voir se replier ne le fit que de quelques pas, après ses premières décharges et pour faciliter notre tir ; la retraite ne fut commencée que lorsque le capitaine, debout, froidement exposé à un feu terrible, eut compris qu'il allait être tourné et que toute lutte était impossible. A ce moment, mes pauvres camarades, sans abri et criblés de balles, ne tiraient pas l'ennemi à plus de cinquante pas. Toute la retraite se passa dans le plus grand ordre et il fallut les obstacles qui se trouvèrent successivement pour que je les perdisse de vue. Ils se rembusquèrent à quelques haies plus loin ; là, ils furent rejoints par le reste de la brigade ; ils passèrent la nuit dans les fossés, mis en

alerte et faisant feu à chaque instant sur les patrouilles ennemies et ils ne quittèrent sans se plaindre, demi-morts de froid, que le lendemain, lorsque M. de Cathelineau vint leur dire : « Mes enfants, la retraite des troupes qui étaient à Montfort est assurée, pensons à nous maintenant. »

Au moment où je venais de me reposter, je vis distinctement un de mes camarade, que je ne connaissais pas, faire comme moi.

On venait encore de pousser ce cri : « Ce sont des Français, ne tirez pas ! » et sur la gauche j'entendis très clairement : « En avant, marche ! »

Malgré cela, je rouvris le feu sans m'inquiéter où couraient si vite tous ces fantômes défilant un à un et que je ne tuais pas.

Tout à coup, sur ma gauche, s'élancent du bout du mur et à trente pas de moi dix, quinze, vingt, quarante hommes à casque pointu. Un d'eux, brandissant son sabre criait : « Rendez-vous ! » Ils

m'avaient tourné sans que je m'en doutasse. C'est à ce danger que venait d'échapper notre compagnie, grâce au sang-froid de notre capitaine.

Me rendre, jeter mon fusil; c'était trop dur. Je sentais que je signais mon arrêt de mort, je le préférai. Je fis feu et le lieutenant tomba. Je chargeai et tirai une deuxième fois; trente ou quarante balles me passèrent sur la tête. Enfin, poussé par l'instinct de la conservation, j'achevai de me laisser tomber comme si j'étais foudroyé et je fis le mort; je n'entendis bientôt plus rien, j'étais seul.

Au bout de quelques instants, on vint me secouer et j'eus le sentiment qu'on m'enlevait mon fusil, mais je n'eus pas la douleur de le voir. Un autre soldat revint, me souleva et me dit: « *Wounded* (blessé) ? » Je répondis : « *Non.* — *Rendet ?* » Je répétai bien bas : « *Rendet.* » Lui seul et Dieu l'ont entendu. Et il m'emmena. Le capitaine s'empara aussitôt de moi, m'arracha mon sabre et

mon revolver ; il jeta le sabre dans un fossé plein d'épines. Puis me traitant de brigand, d'assassin, il commença à me brutaliser, me secouant, me poussant, me criant : « Oui, c'est vous qui avez tué le lieutenant criant « rendez-vous » ; vous serez fusillé. » En effet, le pauvre diable était là, râlant, frappé d'une balle en pleine poitrine. Il y avait à côté un de ses hommes blessé de la même façon et dont on s'efforçait d'arrêter le sang.

La fusillade continuait dans le lointain, dans la direction occupée par les Bretons ; quelques balles arrivant encore on porta les mourants au bout de la grange et on me fit passer également entre deux soldats me menaçant à chaque instant de leur baïonnette. Ce fut à ce moment qu'on amena M. Lafontanelle, de Razès (Haute-Vienne), éclaireur à pied que je connaissais seulement de vue. C'est lui que j'avais vu se poster ; il avait été pris dans un buisson près de moi, et me voyant tirer quand on eut crié : « Rendez-vous », il m'imita et tira. La

deuxième victime avait été faite par un de nous, sans doute par lui, car il tirait fort bien. Du reste, je crois que nos trois balles ont porté, mais on avait eu bien le temps de transporter un blessé à la maison avant notre arrivée. Nous entrâmes enfin dans la cour de la ferme ; les balles françaises venaient encore frapper jusque dans le toit. Bientôt le gros capitaine voulut faire ouvrir la porte de la ferme ; une l'était déjà, et la maison principale avec des matelas étendus servait d'ambulance. Ne sachant pas que les deux appartements communiquaient, il tempêtait, il fallait voir, frappant et criant : « *Out*, *mosseur*, *out*, *out.* » Le pauvre paysan finit par comprendre, et, suivi de sa femme en pleurs et de ses petits enfants, il sortit pour aller à l'aventure.

C'est vers ce moment que, voyant les Prussiens avoir de la peine à enlever les mourants, je voulus me baisser pour leur aider, mais je faillis recevoir un coup de crosse pour m'apprendre qu'il

ne fallait pas trop d'humanité. A un signal, la compagnie se reforma avec une promptitude admirable; on nous mit entre les deux rangs et nous partîmes. Dans le trajet, je vis un de nos pauvres camarades mort, mais il me fut impossible de me baisser. Arrivés sur la route, nous trouvâmes une autre compagnie. Les capitaines se parlèrent et le nouveau venu me faisant l'honneur de s'approcher de moi, m'empoigna et me secoua tellement fort par le collet qu'il déchira ma vareuse, me traitant de brigand, de *swein*, d'assassin, répétés vingt fois. Je m'emportai à mon tour et lui criai : « Je suis gentilhomme français; fusillez-moi, mais ne m'insultez pas, c'est une lâcheté. — Vous, gentilhomme, brigand, assassin? » continua-t-il de hurler, puis il me lâcha. Jugez si les hommes me voyant traiter ainsi me ménageaient.

Un d'eux profita du droit qu'on paraissait avoir de me brutaliser et m'arracha le morceau de pain qui était sur mon sac. Nous revînmes à la première ferme

où nous fûmes poussés dans une grange sans paille. Un instant avant, le commandant était arrivé et j'avais assisté à un speech long et accentué par lequel il félicitait chaleureusement la compagnie de sa conduite. De tous côtés, je demandais quelqu'un parlant français, pensant que nous allions être fusillés ; on nous le répétait assez ; je voulais user d'une dernière ressource.

Il y a deux ans, j'avais rendu service à l'ambassadeur du roi de Prusse en Suède, j'avais sa carte ; le capitaine vint, je la lui montrai ; il parut étonné qu'un franc-tireur eut des cartes, puis la prenant ainsi que la mienne, il les mit en mille morceaux en disant : « Voilà, swein (cochon). » C'est ainsi que ma dernière chance s'évanouit.

Le colonel du régiment vint peu après dans la grange monté sur son cheval ; on nous força d'avancer, il nous fit l'honneur de nous traiter de brigands, ajoutant que nous serions pendus ; c'était une variante. Là-dessus, nous tâchâmes

d'arranger un peu de paille qu'on nous avait jetée et de ne pas trop souffrir du froid pour notre dernière nuit.

Ce fut alors qu'on emmena trois nouveaux prisonniers : un de ma compagnie, vieil Alsacien, et deux francs-tireurs de la 2e compagnie. La connaissance fut bientôt faite ; un de ces pauvres garçons avait déjà ôté ses souliers quand on nous emmena rapidement. Comment a-t-il pu marcher ? Je ne sais.

Rendus sur la route, nous trouvâmes une dizaine de mobiles de je ne sais quel pays qu'on joignit à nous. Rien de hideux comme la tenue de ces gens-là. Ils pleuraient et suppliaient sur tous les tons qu'on ne les tuât point, qu'ils feraient *tout* ce qu'on voudrait, *tout*, pourvu qu'on leur laissât la vie ; ils le répétaient à satiété aux soldats qui n'y comprenaient rien. Nous ne pûmes taire notre indignation et nous les rappelâmes brutalement à l'ordre. Comment, nous qui étions sous le coup d'une véritable

condamnation, nous étions dignes et fermes, et ces lâches, qui n'avaient rien à craindre, déshonoraient pareillement le caractère français ! C'était honteux !

Dans ce parcours et en arrivant sur la route, je pus m'assurer qu'on avait agi prudemment en nous faisant battre en retraite ; si on eut persisté à tenir, nous étions tous perdus. Il y avait des forces considérables à très peu de distance en arrière. Ce fut alors que j'essayai de parler à un officier et de lui expliquer que nous appartenions à un corps d'élite. Il fut bien et nous répondit qu'on voyait tout de suite que nous étions des gens bien élevés. Tout allait au mieux quand un autre arrivant, repousse brusquement le premier et nous dit : « On va vous emmener et celui qui cherchera à se sauver aura la tête cassée. » Nous étions prévenus. Il y avait presque autant de soldats que de prisonniers et les armes avaient été chargées devant nous pour que nous n'ayions aucun doute. De plus, chaque compagnie était suivie d'un

ou deux gros chiens dressés à marcher en éclaireurs et qui n'eussent pas refusé de nous poursuivre, car, sitôt le combat fini, on les avait enchaînés et tenus en laisse, et quand ils passaient près de nous, on les maintenait avec force et ils n'avaient nullement l'air caressant avec leurs belles rangées de dents qu'ils nous montraient.

Ce que j'avais admiré dans tout cela, c'est d'abord comment nos ennemis nous avaient chargés et enlevés sans la moindre hésitation, sur deux ou trois colonnes, dont les hommes défilaient un à un, la manière prompte, précise, dont ils obéissaient à leurs chefs et enfin la façon dont ils manœuvraient. Rien de semblable n'aurait été obtenu d'un régiment français le mieux exercé. Ces soldats manœuvraient comme des automates, sans s'occuper des balles. Les chefs savaient leur affaire, c'était clair, mais ils criaient par trop haut.

Peut-être font-ils plus de bruit qu'ils ne sont réellement féroces, autrement

comment expliquer qu'ils ne m'aient pas cassé la tête lorsqu'ils m'ont relevé, ayant la certitude que j'avais tué le lieutenant criant : « Rendez-vous. » Peut-être ont-ils pensé que je serais inévitablement fusillé, et ils ont préféré me garder dans ce but, c'est très possible, mais j'aime mieux croire à l'humanité.

Le capitaine qui me prit et fut si brutal n'était pas au moins voleur, quand il eut mon revolver, mes cartouches, je lui proposai ma montre ; il me dit : « Non, monsieur, non », avec indignation et ne me fouilla pas. Un soldat ayant ôté la couverture à un de mes camarades, un chef le vit, la lui arracha et la rendit. Sur les rangs, on voulut enlever à un autre une paire de souliers qui étaient sur son sac, nous appelâmes l'officier et le soldat céda ; mais il nous le rendit en mauvais procédés. Les hommes en nous mettant dans la grange voulurent avoir nos bidons ; c'était aux premiers instants de notre captivité, nous les donnâmes.

Arrivés au bout de quelques minutes

devant une grande filature, les quatre francs-tireurs furent appelés et conduits dans une pièce où huit ou dix officiers de tous grades étaient réunis. Ils commencèrent aussitôt à nous insulter, nous appelant en chœur : brigands, assassins, ne nous donnant pas le temps de leur expliquer à quel corps nous appartenions ; ils n'avaient d'autres arguments que ceux-ci : « Vous êtes francs tireurs, vous êtes des coquins, où est votre uniforme. » En vain nous montrions les parements bleus qui nous galonnaient partout, nos chapeaux à plumes, la même coupe de vêtements, rien n'y faisait. Sur notre assertion que nous étions un corps régulier, un d'eux nous dit : « Montrez-nous votre livret de paye. » A cette pointe, nous ne pûmes répondre qu'en montrant nos cartes de volontaires signées Cathelineau. Ce fut le comble « Vous voyez bien que vous êtes des francs-tireurs, des brigands ; allez, vous serez fusillés demain à sept heures. » Je répondis alors : « C'est une injustice, mais nous

mourrons dignement. » A ces mots, un gros major assis sur un bureau, et qui n'avait fait que nous charger, haussa les épaules et répéta : « Vous, mourir dignement, allons donc ! » Pour le coup, je ne pus me contenir, et, pourpre de colère, je lui criai : « Cessez de nous insulter. Oui, nous mourrons dignement. Venez nous voir mourir. » Et là-dessus nous sortîmes.

Notre mort était certaine, notre arrêt était prononcé. Bientôt nous arrivâmes sur la place de l'Eglise, on nous y arrêta un instant : voyant le curé de Champagny qui passait, je lui criai : « Monsieur l'abbé, une dernière bénédiction pour les volontaires de Cathelineau qui vont mourir. » Le bon prêtre se retourna et voulut s'approcher de nous, mais il fut brutalement repoussé à coups de crosse par nos gardiens, qui, de peur que nous l'oublions nous parlaient à chaque instant de cachot et de *capout* demain matin. Enfin les quatre francs-tireurs furent encore séparés des autres prison-

niers et on nous fit remonter une rue sombre du village. Il n'y avait plus à en douter, nous allions à l'exécution immédiate, ou plutôt en lieu sûr pour l'y attendre. Nous fûmes tous les quatre très dignes ; je priai pour ma mère, pour ceux que j'aime, un peu pour moi, et mon sacrifice fut vite fait. Je ne ressentis aucune émotion et n'eus pas le moindre sentiment de crainte.

On nous arrêta devant une petite maison faiblement éclairée. Je pensai aussitôt que c'était le poste où nous devions passer la nuit.

Quel ne fut pas mon étonnement en entrant de voir un homme à belle figure déjà âgé, avec une casquette plate sur la tête, une grande robe comme celle d'un juge, ornée seulement de liserets, qui nous reçut aussitôt d'une façon affable et convenable. Je n'en revenais pas !!! Je portai encore la parole, répondant à ses questions, et ayant cru comprendre qu'il n'était pas question de sang à verser, je lui demandai nettement si nous serions

fusillés. Il répondit : « Non : Cathelineau, troupes régulières ; vous suivrez les autres prisonniers. » J'avoue qu'en entendant cette décision j'eus le cœur allégé d'un certain poids, mais ce ne fut pas très sensible. Je répondis encore à quelques questions, puis demandai au général à qui j'avais l'honneur de parler. Il se mit à sourire et me répondit : « Au général von Glumestal... » ou un nom analogue[1]. Un chef d'un grade élevé qui était près de lui me parut nous être favorable. Nous sortîmes leur laissant achever de prendre leur café dans des verres ordinaires ; posé sur un poële en faïence, il me parut très trouble !

Les soldats nous emmenèrent fort désappointés de ne pas nous voir réservés pour la fusillade ; c'était un petit spectacle de moins. On nous ramena devant l'église et nous y entrâmes ; l'affluence du peuple était considérable, mais elle n'avait pas l'aspect de l'assistance habi-

(1) J'ai su depuis que c'était le général chef d'état-major de l'armée von Blumensthal.

tuelle. Les lustres étaient garnis chacun de quatre chandelles ; les bancs étaient combles, mais on n'y voyait rien que des uniformes mélangés ; les mobiles du Gers cependant dominaient. Un banc fut évacué et on nous le donna : les gardes se promenaient, le poste était dans la tribune. J'étais au moins bien placé pour faire ma prière, je la fis de grand cœur ; puis après avoir échangé quelques mots avec mes compagnons d'infortune, après avoir constaté que nos ressources alimentaires étaient des plus restreintes, je passai ma nuit à écouter les ronfleurs, car il y en a qui dorment partout.

Dès cinq heures du matin, les gens prévoyants commencèrent à faire leurs sacs, une certaine agitation commença et alla en augmentant ; on pouvait nous appeler d'un moment à l'autre, nous songeâmes donc à manger. J'avais bien du pâté pour un, il fut résolu que nous le partagerions, d'abord en deux, puis en quatre. Chacun affirma qu'il en avait suffisamment ; c'est ce que j'appelle une

exagération, et, nous étant fait une distribution de pain dans les mêmes proportions, le festin commença. Nous fûmes interrompus par des allées et venues continuelles d'officiers et de gens à costume étrange ; le prêtre du village vint même plusieurs fois. Ils regardaient dans un banc vide se trouvant derrière nous. Nous sûmes enfin que c'était le corps d'un capitaine tué la veille ; il y en avait encore un autre, je crois, de l'autre côté. Vers huit heures, un sergent nous appela tous les quatre ; cela me fit un peu froid, je songeai à l'affaire du lieutenant ; les plaintes avaient dû arriver, et peut-être voulait-on revenir sur la décision de la veille.

Nous sortîmes et nous nous trouvâmes devant un groupe d'officiers à cheval, un général était en tête ; immédiatement, je vis que nous n'avions rien à craindre. Il nous salua, fut très affable et nous entretint pendant quelques minutes sur la composition de notre corps. Il nous cita les différents points que nous avions

occupés ; comme je m'étonnais qu'il fût si bien renseigné, il me dit simplement : « Il faut bien savoir cela ». C'était le prince Guillaume. Je profitai de sa bienveillance, et me rapprochant de lui, je lui dis que je trouvais très pénible d'être insulté à chaque instant comme nous l'étions, que les volontaires Vendéens se composaient d'hommes de cœur et de dévouement appartenant aux familles les plus honorables, et que nous étant toujours battus bravement et loyalement, ces insultes répétées nous paraissaient fort dures. Il nous promit que nous serions traités avec autant d'égards que possible. A partir de ce moment, les soldats présents à l'entrevue cessèrent de nous traiter aussi brutalement ; ce n'était pas à dédaigner, car assez souvent nous avions affaire à eux. Surtout quand les nécessités les plus humiliantes de la vie humaine nous pressaient de sortir ; alors un factionnaire, fusil chargé, nous accompagnait à quelques pas et attendait. Comme on

respirait le grand air en même temps, je multipliais les sorties.

Il se faisait beaucoup de bruit dans l'église, et certes les prisonniers pour la plupart ne paraissaient pas affectés de l'être; ils se figuraient que c'était un terme à leurs misères : ils se trompaient.

Bientôt un sergent entra et avec un accent allemand, il appela la ligne, puis successivement les soldats des autres armes, les mobiles, etc., et enfin nous sortîmes avec trois zouaves pontificaux amenés dans la nuit.

Nous fûmes formés en colonne par quatre et comptés. Les officiers prisonniers étaient en tête du cortège, sans armes, et paraissaient abattus ; un rang de quatre soldats allemands nous séparait d'eux, puis venaient les zouaves, et enfin les mobiles, etc. De distance en distance, on intercalait un rang de soldats prussiens ; sur les côtés de la colonne il en marchait un tous les quatre pas. Un certain nombre de cavaliers voltigeaient sur les flancs et enfin une forte

arrière-garde fermait la marche; c'est dans cet ordre que nous nous mîmes tristement en route.

A cet instant, j'avisai un officier subalterne et le priai de se charger d'un mot pour mon père; il eut l'obligeance de me suivre jusqu'à ce qu'il fût écrit. Nous traversâmes le quartier général prussien, les canons étaient attelés et les chevaux en parfait état n'avaient certes pas couché là. Tout était dans le plus grand ordre; on voyait que dans les modes d'attelages même tous les perfectionnements avaient été étudiés et mis en pratique; c'était en cela où j'étais le plus compétent, mais j'en fus frappé de suite. Les soldats parfaitement vêtus étaient gais et dispos, la viande fraîche ne leur manquait pas; de belles vaches arrivaient de tous côtés pour l'approvisionnement. Après avoir vu toute cette organisation, je ne pus m'empêcher de dire : « Pauvre France! quelle différence! » et je passai le cœur serré.

Bientôt nous rencontrâmes un brillant

état-major ; le général qui était en tête salua les officiers, c'était le prince Frédéric-Charles. Sa figure ne me plut pas ; j'aurai préféré pour lui qu'il fût le général qui nous avait fait venir en dernier lieu ; je l'avais cru quelques instants, je regrette d'autant plus cette impression qu'on m'a affirmé depuis que c'est lui qui, trouvant notre conduite belle, s'était opposé à ce que nous fussions fusillés.

Nous ne fîmes à cette première étape que six kilomètres à notre grande contrariété. Toutes les maisons que nous vîmes sur la route étaient abandonnées et dévastées ; à chaque instant, nous trouvions des cavaliers allant ou venant en reconnaissance, ou des compagnies chargées d'assurer la route. C'était un aspect triste et étrange et les idées gaies ne déridaient pas souvent nos figures. Nous ressemblions à s'y méprendre à la chaîne des malheureux prisonniers emmenés en Sibérie. La couche épaisse de neige qui couvrait la terre, nos conducteurs (car nous fûmes souvent conduits

par des soldats à casquette plate), tout y prêtait, même les privations.

A un petit village, sur la hauteur, avant Ardenay, nous vîmes des gens de la campagne courir avec des pioches. Un d'eux ayant l'apparence de ces richards de village tellement obèses que le travail leur est inconnu, et qui passent leur temps à discourir en buvant une demi-tasse, arriva tout essoufflé, jusqu'à la route, en traversant une prairie ; il était plein de zèle, il salua jusqu'à terre avec obséquiosité un officier qui nous accompagnait et qui ne lui disait rien. Puis, avec un air de gaieté joyeuse et un empressement qui nous révolta tous, il cria : « *Français, capout*, il sera bien là, il y aura moins d'ouvrage. »

Et le gredin voulait seulement approfondir le fossé de la route pour mettre un pauvre diable qui venait sans doute d'être fusillé sans être, bien sûr, aussi coupable que lui. Un Prussien s'opposa à son projet et il alla faire ses courbettes ailleurs ; comme le travail n'était pas sa

partie, je suis certain qu'il n'aura pas fait la fosse trop creuse. Mais sa tenue et ses façons nous avaient tellement indignés et dégoûtés que nous aurions voulu pouvoir aller le souffleter.

Nous fîmes notre entrée dans l'église d'Ardenay ; les officiers furent mis dans la sacristie, et les volontaires prirent leurs places dans le chœur. Nous votâmes à l'unisson une petite distribution de vivres ; pendant que nous mangions, j'éprouvai un véritable malaise à voir nos pauvres camarades suivant d'un air affamé toutes nos bouchées. Lorsqu'on a mangé, on a encore le cœur meilleur ; je ne pus résister et comme j'avais quelques biscuits, j'en donnai un peu aux zouaves pontificaux qui n'avaient rien mangé depuis vingt-quatre heures ; ce fut le commencement de notre liaison. Ils étaient trois qui avaient été pris soignant des blessés, et par la suite nous n'eûmes certes qu'à nous louer de nous être joints à eux.

Voici les noms de ceux qui compo-

saient notre bande : MM. Lafontanelle, éclaireur vendéen à pied ; Baron, 2e compagnie ; Imbert, 2e compagnie ; L. de Fontenay, de la 1re ; Streintz, 1re compagnie ; Lecuyer du 1er bataillon de zouaves de Charette ; Helbert, également ; le troisième était un garçon peu intelligent, qui fut heureux de nous trouver. L'église était fort petite et pleine ; nous fîmes de suite nos arrangements pour passer la nuit. Un des volontaires prit une banquette, un autre se coucha au pied et deux sur les marches de l'autel ; je pus avoir une poignée de paille et jusqu'à la nuit nous eûmes moins froid aux pieds.

Un officier prussien étant venu à passer, je lui dis que nous n'avions rien reçu et que j'avais grand soif ; il me promit qu'il ferait ce qu'il pourrait. Une heure après j'avais oublié ma demande lorsqu'il revint me demandant partout et apportant une bouteille de cidre. Je cite le fait, car je ne veux rien taire ni à

l'avantage ni au désavantage de nos ennemis, et certes c'était bien de sa part.

Bientôt nous nageâmes dans l'abondance ; Streintz, le vieil Alsacien qui avait si vite changé son costume de vendéen, s'affublant même la tête d'un mouchoir, prenant un pantalon à bandes rouges, etc., s'était fait bien venir de tous les soldats. Il était un peu fou, aimait l'eau-de-vie, mais avait bon cœur. M. Baron lui avait autrefois prêté quelques sous pour acheter du tabac un jour où il en désirait vivement ; il en avait été si reconnaissant qu'il le lui rappela en nous apportant une quantité de bouteilles de cidre et du pain que les soldats lui avaient donné pour lui. Le cidre provenait de la cave du curé, il en avait dix barriques ; on ne lui en laissa pas, car le soir, on permit à tout le monde de faire un peu de feu dans la cour fermée touchant l'église et où se trouvait cette cave.

La nuit fut longue et pénible, j'avais tiré à la courte-paille une mauvaise

place ; d'abord ce tirage nous avait fait passer le temps, puis c'était plus juste. Vers quatre heures du matin, M. Baron eut la bonté de me donner la banquette ; je fus moins mal et sommeillai un peu ; plus heureux que lui, je ne tombai pas sur le voisin de dessous : il s'était trouvé, paraît-il, dans le courant de la nuit deux francs-tireurs réveillés désagréablement.

Au jour, nous partîmes, il faisait toujours un froid terrible, encore pas de vivres, mais pour nous échauffer, et comme la route était couverte de verglas, que les chevaux se tenaient difficilement, on força vingt hommes à traîner deux mitrailleuses qu'on nous avait pris. C'était utiliser notre voyage pratiquement, j'étais indigné, on renouvelait ainsi l'humiliation du triomphe des Romains. Je me proposais bien de protester quand mon tour arriverait, mais au moment de relayer, on arriva à Bouloire.

Pauvre village, j'en garde un bon souvenir ainsi que de ses habitants, quoique

l'administration ne nous y fît encore rien donner. Les Prussiens disaient : « Les communes doivent nourrir les prisonniers. » Les maires n'avaient rien et ne pouvaient rien fournir, donc nous devions mourir de faim. L'église était grande, nous nous casâmes dans les tribunes ; il y avait de grands bancs, nous ôtâmes les planches, les bouteilles cassées, les ordures de toutes sortes et nous marquâmes nos places. Un de nous fut mis de planton pour veiller à nos sacs, ce n'était pas de trop, ayant tourné le dos un instant, une bouteille de vin que nous venions d'acheter avec peine nous fut enlevée. Nous nous procurâmes deux bottes de paille, c'était une fortune et tout nous eut annoncé une nuit parfaite si une fumée atroce ne nous avait pas aveuglé. Les prisonniers avaient imaginé de faire quatre ou cinq feux dans l'intérieur de l'église ; ceux qui se chauffaient étaient passablement, mais la fumée montant et surtout aux tribunes, ce n'était pas tolérable. En vain nous

réclamâmes auprès de l'officier prussien, ce ne fut qu'à dix heures du soir qu'on pût à grand peine faire éteindre les feux. C'était mal de la part de nos hommes qui s'y entêtaient puisqu'on en laissait faire dehors.

Ce fut à Bouloire où nous pûmes tous admirer le dévouement du jeune curé ; toute la soirée il ne cessa de charroyer des fagots sur son dos, d'apporter toutes les pommes de terre qu'il avait pu se procurer, et je crois bien jusqu'à la dernière goutte de son cidre. Quelques-uns de ses paroissiens le secondèrent dans son zèle charitable, mais qu'était-ce cela pour tant de monde, car il venait d'être joint à nous au moins trois cents hommes ; nous devions être alors sept cents. Des femmes furent aussi d'une bonté parfaite : les pauvres malheureuses n'avaient plus de pain chez elles ; mais elles faisaient du bouillon comme elles le pouvaient avec le peu de légumes qui leur restait et en apportaient de pleines marmites. Une entre autres se

distingua ; par hasard je sais son nom, c'est Mme Pottier, marchande grainetière, je regrette vivement de ne pouvoir citer celui des autres. Ce qu'il y avait de fâcheux, c'est que les hommes se précipitaient comme des loups affamés sur ce qu'apportaient ces pauvres femmes, les bousculaient, gâtaient même des provisions et les choses se passaient de telle façon que les mêmes hommes prenaient tout et que ces braves femmes effrayées n'osaient revenir pour la plupart.

Mme Pottier nous ayant apporté son dernier seau de cidre, je me jetai devant et profitant de l'ascendant tout particulier que nous donnait sur les autres notre costume de franc-tireur, je pris un goblet et rationnai tout l'entourage. Une fois la chose commencée, la majorité m'appuya et beaucoup de monde goûtèrent à ce cidre. J'avais donné du riz à Mme Pottier pour le faire cuire, elle en rapporta bientôt une marmite pleine, me disant qu'elle en avait trouvé et l'apportait aux soldats. Tout le monde en vou-

lait : j'eus une peine infinie à faire une distribution équitable. Quand Mme Pottier revint, je lui demandai mon riz. Hélas ! il était avec le sien dans la marmite, elle n'en avait plus : j'avais partagé mon riz !!! C'était triste, car nous aussi nous étions huit affamés. Il était trop tard, il fallait renoncer à souper, je redonnai à Mme Pottier une rate de vache, cadeau de Streintz, et encore un peu de riz, pour le lendemain. Nous allions bien tristement nous coucher, quand Streintz, qui avait eu la permission de s'absenter, nous apporta une soupe faite avec je ne sais quels débris de boucherie, rebut de messieurs les Prussiens. Mais quand on a aussi faim on n'est pas difficile ; nous mangeâmes. Un peu plus tard, Streintz (c'était décidément notre providence) revint encore apportant un morceau énorme de lard cru provenant de la munificence du commandant. Notre Alsacien lui avait servi d'interprète pour interroger un pauvre vieillard et sa femme accusés d'avoir

laissé assassiner un blessé prussien dans leur maison. Leur culpabilité n'ayant pas été prouvée, on se contenta de les joindre à nous, mais les coups de crosse ne leur furent pas épargnés.

Les prisonniers avaient été autorisés à sortir autour de l'église : nous en profitions, mais nous étions toujours en butte aux sarcasmes et à la curiosité des nouveaux venus prussiens, les insultes même ne nous manquaient pas, et celle qui n'était pas la moindre était de s'entendre appeler constamment : *Gâribâldi*. On voit qu'il en coûte pour porter des chapeaux à plumes !

Parmi les soldats prussiens, il y en avait de civilisés : je me rappelle un entre autres parlant très bien le français, ayant l'air distingué, qui se plut à parler avec moi et à m'aider en beaucoup de petites choses. Pendant que nous causions, il passa une compagnie de soldats avec musique lugubre en tête : il me dit que c'était l'enterrement d'un officier. Bientôt toute cette troupe revint et la

musique jouait un air des plus gais. Il m'expliqua que le premier air indiquait les larmes, regrets, etc., et le dernier était exécuté pour engager à ne pas être longtemps triste. Là-dessus, j'allai me coucher. Vers le milieu de la nuit, ne dormant pas et gêné par la fumée, j'apostrophai durement du haut de ma tribune ceux qui nous faisaient souffrir ainsi. M. Imbert, mon voisin, réveillé en sursaut, et sensible à mon discours véhément, l'appuya de faits. Il descendit vite l'escalier, traversa toute l'église et s'étant rendu droit au foyer entouré de quatre ou cinq mobiles, il sauta sur le feu, le trépigna et promit une bonne paire de soufflets à celui qui le rallumerait. Gravement, il vint reprendre sa place. L'exécution avait réussi, nous pûmes respirer.

Le lendemain, nous partîmes sans nos mitrailleuses. Ce fut quelques minutes avant le départ que j'aperçus un pauvre diable avec la figure enflée et recouverte d'une croûte épaisse, il ne pouvait ouvrir les yeux et était d'une laideur atroce ; je

l'avais déjà remarqué la veille. Je m'approchai et l'interrogeai : il me dit qu'il était à bout de forces et avait la petite vérole. Je n'en avais jamais vu, mais assurément je ne l'oublierai pas. J'appelai mon ami le soldat qui chercha l'officier, lequel appela le médecin, et je dois constater que celui-ci ne fit pas une longue visite au pauvre diable et ne lui demanda pas ce qu'il avait : il l'emmena aussitôt. Ce malheureux soldat m'a assuré qu'on n'avait pas voulu le prendre plus tôt à l'ambulance française ; il y avait deux jours qu'il était prisonnier et certes sa maladie était au sixième ou septième jour. Maintenant, j'en ai l'expérience, et c'est à ce pauvre diable sans doute que je la dois.

Le temps était toujours aussi froid, plus même, et pour toute distraction, sur cette route d'où la vue ne s'étendait que sur un immense linceul blanc, nous n'avions que la rencontre des chevaux morts qu'il nous fallait souvent escalader et de quelques pauvres soldats

français qu'on n'avait pas enterrés. Je me rappelle d'un entre autres, dont on avait seulement couvert la face avec un morceau de tente. Deux croix près de là indiquaient le lieu de repos de deux lieutenants prussiens ; toujours des maisons dévastées et la mort partout.

Avant d'arriver à Saint-Calais, nous fûmes cependant distraits par la rencontre de files énormes de voitures. C'étaient les convois de Frédéric-Charles, ils nous annonçaient clairement la prise du Mans, et malgré le verglas ils avançaient ; mais que de chevaux et de voitures volés dans ce pauvre Perche. Certes les chariots allemands n'étaient plus qu'en minorité, cependant les animaux les traînant avaient bien résisté à la fatigue et il faut reconnaître que ce genre de véhicule était mieux approprié que nos carrioles à cette expédition. Mais les vandales n'avaient rien ménagé dans leurs réquisitions : on voyait attelés des poulains de deux ans.

Mon aimable soldat ayant bien voulu

venir causer avec moi, me raconta qu'ils étaient six frères et tous à l'armée, que la plupart étaient officiers, que les Prussiens voulaient certainement l'Alsace et la Lorraine, qu'ils n'étaient que huit cent mille en France et trois cent mille prêts à y entrer, et la landwer, d'après lui, n'était encore que dans quelques forts et toute disponible ; enfin, il me donna comme conseil, pour éviter les insultes, de quitter mon costume de franc-tireur. A ce moment, on lui envoya dire d'aller reprendre sa place, nous fûmes tous les deux contrariés. Je ne le revis qu'un instant à Saint-Calais, lorsqu'il me chercha pour me proposer d'aller prévenir mon beau-frère. Tous les jours nous changions de gardes, c'est ce qui plus tard devait nous aider beaucoup dans nos évasions.

A Saint-Calais, l'église fut encore notre hôtel ; nous avions bien faim, le troisième jour s'écoulait et aucune distribution régulière de vivres n'avait eu lieu ; aussi vîmes-nous avec plaisir trois énor-

mes chaudières à bestiaux où s'agitait, au pied de l'église, un bouillon d'une transparence douteuse. Je fis prévenir mon beau-frère et, après l'avoir embrassé, je lui demandai à manger et de l'argent ; c'était y mettre peu de façons, mais c'était utile. Bientôt il revint nous apportant sa propre soupe et huit côtelettes petites, petites, et à peine une demi-livre de pain. Il eut toutes les peines du monde à arriver et à défendre ses provisions. Il me fit appeler, ce fut en vain : j'avais entrepris une lourde tâche dans l'intérêt général.

Indigné de la gloutonnerie de quelques-uns, qui arrachaient des mains des donateurs tout ce qu'ils apportaient et prévoyant que les autres distributions seraient toutes aussi irrégulières, je réunis les sous-officiers et leur proposai de diviser les hommes par escouades de vingt, que tout ce qui serait donné serait partagé équitablement. Ils y consentirent. Nous vînmes à bout de mettre les hommes sur deux rangs, de former les

escouades, et lorsqu'on apporta les chaudières de bouillon, je pus, à l'aide d'une casserole pour mesure, partager ce premier aliment qu'on nous donnait, et, à la satisfaction générale, je fis des parts égales du peu de viande qui avait fait le bouillon.

L'officier prussien que j'avais délivré de tout embarras, secondé par M. Imbert, revint bientôt portant du pain et du beurre sous sa tunique ; il me donna le tout, c'était une véritable attention et je lui en sus grand gré. J'allai joindre mon beau-frère désolé de voir sa soupe se refroidir sur l'autel et les huit associés eurent bientôt englouti le peu qu'il avait pu se procurer.

A ce moment, une avalanche de nouveaux prisonniers se précipita dans l'église, ils étaient au moins douze cents. Adieu mes beaux projets d'ordre : toute la peine que je m'étais donnée était perdue, mais beaucoup de mes compagnons de captivité m'en furent reconnaissants.

L'église de Saint-Calais avait été mise

au pillage pour ainsi dire ; on avait brûlé toutes les chaises, brisé les vitraux pour évacuer la fumée, si bien que dans la petite chapelle où nous étions, il tombait sur nous un vent glacial. Toutes les places étaient prises, il fallut se résigner à rester sur un banc étroit. Quelques-uns d'entre nous plus avisés avaient pu saisir les places des pénitents dans le confessionnal ; dire qu'ils y étaient très bien, j'en doute, mais au moins ils n'avaient pas le vent. Deux d'entre eux furent encore plus rusés et crochetant la porte du confessionnal, ils s'y enfermèrent. Ils n'y furent pas plutôt que le malin esprit s'empara de leur cœur et leur suggéra une suite de mauvaises pensées. Un d'eux ayant aperçu accroché là un beau surplis bien blanc appartenant sans doute à M. le Curé, et pensant qu'il partait sans mouchoir pour la Prusse, se mit à le découper habilement et s'étant nanti grandement, il en fit accepter à son complice. Ce travail fut fait à la lueur d'un bout de chandelle

qu'un des coupables avait osé aller quêter au bas de l'église, en soulevant contre lui des tonnerres de malédictions, poussés par les pauvres diables qu'il piétinait sans pitié. Pour se reposer, ils fumèrent une pipe et eurent soif. Une bouteille de vin blanc restait appartenant à la communauté, je l'avais cachée avec soin. Ils la prirent et la burent. Le lendemain, à la pointe du jour, un de mes coquins se répandit en malédictions sur les mobiles nous entourant, parlant de fouiller tout le monde, et du vol infâme commis à notre préjudice par des compagnons de captivité. Je renchéris aussitôt et le reste des camarades avec moi. Notre indignation était d'autant plus grande et plus excitée que mangeant nous avions soif et rien à boire. Ce ne fut que bien des semaines après que j'appris que le grand coupable était justement celui qui avait accusé tous les autres et fait tant de bruit de cette action vraiment mauvaise entre camarades.

En sortant de l'église, on nous donna enfin à chacun une demi-livre de pain ; c'était la première fois, depuis trois jours, on joignit à notre convoi un malheureux idiot qui refusait obstinément de marcher. Les Prussiens racontaient qu'il avait crevé les yeux à un de leurs blessés. Toutes les fois qu'il tombait ou s'arrêtait les coups de crosse pleuvaient sur lui, il était tout en sang, tantôt ils le traînaient par son cache-nez, tantôt ils l'attachaient à un cheval, c'était hideux à voir ; enfin, ils finirent par le faire arriver à l'étape. Quelle triste étape, le bourg où l'on nous arrêta était complètement désert ; lorsque l'église fut pleine, nous fûmes mis dans des granges et des écuries. Les Vendéens furent poussés dans une écurie où on s'enfonçait dans un pied de fumier, et tellement serrés que je n'aurais jamais osé mettre des moutons de même. Nous ne pouvions ni nous coucher ni nous asseoir, et nous avions la perspective de rester là vingt heures sans manger. Nous nous regar-

dâmes longtemps : enfin, à force de coudoyer, nous arrivâmes au fond de l'étable, et, profitant de ce qu'une partie des hommes avait cherché à faire du feu à la porte pour cuire soit du riz, soit les pommes de terre données par ce bon curé de Bouloire, nous nous appuyâmes le long d'une mangeoire. En vain je demandai à acheter un peu de paille à des gens qui passaient. Ils me rirent au nez, disant qu'il n'y en avait pas une botte à deux lieues à la ronde. Je demandai alors une bourrée pour m'asseoir autre part que dans le fumier : la réponse fut la même. Ayant entendu un grand bruit, un des zouaves pontificaux sortit, c'était quelques livres de pain qu'on venait vendre : il put en acheter quatre livres pour 50 sous. Nous mangeâmes. Le zouave se mit dans le râtelier, mes amis me cédèrent l'auge : je leur donnai une toile de tente pour mettre sur le fumier, et, quoiqu'il ne fût que quatre heures, nous nous couchâmes pour être sûrs d'avoir nos places.

Vers six heures, nous n'attendions plus rien que le sommeil qui ne venait pas; j'étais bien mal dans mon auge, mais je n'osais me plaindre puisque j'avais la place d'honneur, lorsque nous entendîmes des discussions et des jurements interminables. Nous allions crier la paix et nous interposer lorsque nous reconnûmes la voix du brave Streintz, qui, quoique séparé de nous, ne nous avait pas oubliés et nous apportait de la soupe. Il s'était mis à tâtons à notre recherche, nous appelant de toutes ses forces, mais on était si serré qu'il ne pouvait pénétrer. Impossible de mettre le pied sur la terre ferme : il fallait marcher sur les pieds, la tête ou la poitrine du public, d'où opposition formelle de ces obstacles vivants et imprécations par trop accentuées. Quand on sut ce que c'était, nous interpellâmes les gens couchés dans l'auge, et, de proche en proche, de tâtonnements en tâtonnements, la gamelle arriva vaille que vaille. Je ne voudrais pas répondre que les complai-

sants entremetteurs n'aient pas pris une poignée de potage, il était consistant, c'était si tentant, on avait si faim et il faisait si noir. Enfin, M. Baron put saisir le plat ; nous poussâmes un cri de vif remerciement vers Streintz qui, tout à fait rassuré sur le sort de sa soupe, nous donna des explications sur la composition de l'envoi, nous fit des excuses, comme les maîtres de maisons dépeints dans le *Festin* de Boileau, nous promettant surtout de faire mieux et plus promptement une autre fois quand il aurait l'honneur de nous traiter.

Voici le tableau qui aurait pu se présenter aux regards d'un chat seul, car un four seul pouvait donner une idée de l'obscurité dans laquelle nous nous trouvions. Mais géographiquement parlant, je savais où était tout mon monde. M. Baron, appuyé stoïquement contre l'auge, n'était pas encore couché, c'était lui qui tenait la gamelle. Moi, pour une affaire si importante, je m'étais mis sur mon séant. M. Lecuyer, le gentil

zouave, était dans son râtelier au-dessus de moi, il y était serré comme dans un étau et à chaque instant s'informait si le râtelier tenait bien : je le rassurais, j'étais le plus intéressé à la chose ; mais, connaissant son projet, j'avais vérifié la solidité en plein jour et j'étais tranquille. Il se souleva comme il put et expliqua qu'il avait faim. Les quatre autres étendus sur le fumier se touchaient tous. Manger le potage présentait des difficultés, on n'avait qu'une cuillère et une tasse en fer blanc, de plus le plat n'était pas commode. Comment s'organiser sans y voir ? Ce pauvre M. Baron s'impatientait. J'avais une certaine boîte d'allumettes bougies dont je refusais impitoyablement la moindre parcelle dans les occasions ordinaires, surtout lorsqu'il s'agissait de m'empester avec des pipes, mais dans les autres moments j'étais grand.

Je commandai de se tenir prêt, j'allumai et aussitôt l'opération commença. Je fis ramasser une sorte d'épaule de

mouton dans un morceau du surplis du curé de Saint-Calais, j'ignorais complètement alors d'où provenaient ces belles serviettes; je passai vite un gobelet de soupe à Lecuyer qui peut affirmer qu'il a mangé au râtelier, et les beaux jours de l'allumette étant écoulés, je supprimai les distractions, les travaux accessoires et ne songeai plus qu'à ménager sa vie tout en épargnant le plus possible mes doigts. Au moment où la chaleur devenait cuisante, l'obscurité se fit mais tout était organisé, je laissai continuer dans l'ombre. Je mangeai à mon tour dans l'auge, c'est un souvenir, tout le monde n'en a pas fait autant, et à force de tâtonnements je parvins à redonner un nouveau gobelet à l'habitant du râtelier. Puis, sacrifiant encore une allumette, nous passâmes le plat à ceux des nôtres qui étaient couchés. A ce moment, nous entendîmes une voix lamentable nous criant : « C'est moi qui vous ai prêté la gamelle pour faire la soupe, je n'avais rien pour en faire, laissez-m'en un peu

pour l'amour de Dieu. » Ceux qui avaient mangé furent les premiers dont les entrailles généreuses s'entr'ouvrirent : « Mais certainement, mon ami, crièrent-ils, ce n'est que trop juste, on va vous en laisser, et, craignant que le reste ne fut pas lourd, j'exigeai un gobelet de soupe qui m'arriva. Avant de le remettre je fis promettre au destinataire qu'il prêterait encore son écuelle, et l'acte de générosité fut consommé. Le festin fini chacun se recoucha comme il put, je n'allumai pas de nouveau bien sûr pour un motif si peu important.

La nuit ne fut pas tranquille, un tiers des gens ne pouvait se coucher, il en résulta des querelles, des cris ; jamais je n'ai entendu une pareille quantité de jurements et de mots déplorables. Enfin, nous vîmes par un petit trou que le jour commençait à poindre ; nous nous préparâmes sans regretter nos lits. Je ne pus jamais mettre mes chaussures qu'à la porte, tellement il faisait noir ; on ne pouvait plier ses couvertures tant on

était serré. Nous fîmes comme nous pûmes : nous partageâmes un petit morceau de pain, j'en donnai littéralement une bouchée à un tiers qui nous avait prêté un couteau et presque aussitôt on nous bouscula pour le départ.

Les Prussiens voulurent mettre en marche le pauvre idiot; les coups recommencèrent : mais il tombait à chaque pas, il n'avait plus de chaussures, ses forces le trahissaient Un long cri d'horreur s'éleva parmi nous et nous leur criâmes : « Mais laissez-le donc, vous voyez bien qu'il est mort !!! » Nous n'avons pas revu ce malheureux : quelques hommes me dirent qu'ils avaient vu une fosse prête auprès de l'endroit où il était tombé la dernière fois ; je ne puis dire ce qu'il est devenu, mais il a dû mourir.

L'étape jusqu'à Vendôme fut un peu plus longue, mais, quoiqu'on n'eût rien distribué, la distance fut franchie rapidement. Comme nous y arrivions, une pluie froide nous prit : c'était le com-

mencement du dégel. Beaucoup d'hommes crièrent *du pain* en entrant en ville et on leur en jeta des fenêtres ; ils étaient comme des loups affamés ; les coups de crosses prussiennes n'avaient plus aucune influence.

Les prisonniers furent partagés : une partie fut mise dans les églises, et nous à la gendarmerie. Nous crûmes d'abord être fort mal, puis, avisant un cabinet pour dix, celui du brigadier, sans doute, nous nous en emparâmes. Jugez de notre joie quand nous espérâmes l'occuper seulement tous les huit ; nous vînmes à bout de maintenir la position. Il y avait un peu de paille, nous étions au sec, il faisait clair ; jamais appartement ne me parut aussi confortable. Dans la cour, il y avait une pompe, nous pûmes nous laver malgré une pluie battante ; que de bien-être ! Il faut avoir souffert pour le ressentir. Le procureur de la République se donna avec quelques habitants de Vendôme une peine infinie pour tous. Une partie

des hommes eut du bouillon ; nous eûmes seulement une demi-livre de pain par tête à sept heures; nos repas n'étaient plus très réglés.

Il se passa des scènes pitoyables pour le pain et les vivres ; des hommes payaient d'avance des gens de la ville obligeants qui allaient acheter pour eux, puis quand ils revenaient, la foule des prisonniers encombrait la porte et on leur arrachait des mains ce qu'ils rapportaient : les mobiles se signalèrent surtout dans ce genre de délicatesse, de pauvres soldats de la ligne en furent victimes. Pour nous, ayant aperçu une charmante jeune fille se promenant librement avec un brassard au bras, nous l'intéressâmes à nous et elle réussit à nous apporter du pain et un morceau de charcuterie. Nous pûmes donner des lettres à un bon aumônier de Charette retenu prisonnier et enfin relâché, puis nous serrant les uns contre les autres, ayant bien soupé, nous nous endormîmes.

Le lendemain, le dégel était complet, nous suivîmes la route de Blois, mais quelle boue ; toujours et partout des chevaux morts, seulement ils devenaient plus hideux par ce temps de dégel. On voyait aussi çà et là les endroits où les Prussiens avaient fait leur boucherie : Ils n'avaient rien épargné, pas même les vaches prêtes de vêler ; leurs veaux étaient là gisant sur la route ; je me rappelle entre autres deux jumeaux dont la mère n'avait pas dû être tuée deux jours avant terme. Quelle tristesse sur la route ! Toujours les villages dévastés et presque sans habitants ; les campagnes nues, pas la plus petite pointe de verdure. C'est là où je m'aperçus que les malheurs de la France étaient au comble, tous les grains étaient gelés !

Nous arrivâmes à des bas-fonds où la route était submergée, une partie d'entre nous chercha à éviter les bains de jambes, mais il fallut bientôt voir comme les cavaliers nous réunirent, nous forçant de passer aux plus mauvais endroits,

Nous rencontrâmes au moins huit passages semblables ; à quelques-uns l'eau nous venait à mi-jambe, à la fin nous n'y faisions plus attention et mouillés pour mouillés nous passions droit comme des chevaux entrant dans l'abreuvoir. Enfin, nous arrivâmes à Blois : c'était de cette ville d'où j'étais parti trois mois avant, sac au dos, mais l'un portant l'autre, nous avions fait des kilomètres depuis et je revenais moins gaiement.

Nous fûmes menés aux grandes casernes et les volontaires finirent par rester seuls.

M. Baron connaissait un fonctionnaire important et M. Imbert ayant su que l'évasion était assez facile avec un déguisement, nos deux amis se décidèrent à tenter la fortune. Il pleuvait à verse ; plusieurs personnes de la ville vinrent bien appeler les francs-tireurs à la grille pour leur proposer des déguisements, mais, en arrivant, j'avais été si rudement repoussé lorsque je disais quelques mots

à un habitant de la ville que je croyais l'évasion très difficile, et toujours dans les mêmes idées, je ne voulais pas risquer ma vie pour quinze jours de captivité. Puis le soir, quand la sévérité fut moins grande, je ne fus pas prévenu qu'on appelait à la grille les francs-tireurs.

Nous avions du pain, du vin, un logement passable, j'avais pu changer, il pleuvait, je ne songeai qu'à rester tranquille. On rasa M. Imbert avec mes ciseaux à ongles et à une lueur douteuse, jugez de la patience. Il essaya son pantalon de toile, nous le déclarâmes méconnaissable ; là-dessus nous nous endormîmes.

Le lendemain, à cinq heures, un certain nombre d'habitants de Blois ayant eu l'autorisation d'entrer pour faire une distribution de pain et de vin, deux d'entre eux vinrent dans notre salle apportant un costume complet pour M. Baron et de quoi compléter celui de M. Imbert. Nous nous embrassâmes et

nos deux amis emportèrent nos vœux de réussite. M. Baron avait eu une très belle conduite, il n'avait été pris que parce qu'il avait voulu rester auprès de son ami intime, M. Admirault, également de Fontenay-le Comte, qui tomba blessé au moment où la compagnie s'éloignait.

D'un caractère naturellement froid, pendant toute notre captivité il avait eu la conduite et la tenue la plus digne. Ayant sur lui une forte somme d'argent et sachant que la plupart d'entre nous n'en avaient pas, il nous avait prévenu aussitôt proposant de vivre en commun, s'offrant de partager tant qu'il lui resterait un sou.

Ceux qui restaient se regardèrent assez tristement, ce départ faisait un grand vide.

Vite nous cachâmes sous la paille ce que nos camarades laissaient.

Un bon habitant vint nous voir : il nous proposa de l'argent que nous refusâmes ; il sortit et revint bientôt avec

deux bouteilles de vin vieux et d'excellents petits pains : il n'est pas possible d'y avoir mis plus de délicatesse, je regrette bien de ne pas savoir son nom. Du reste, la ville de Blois s'est conduite admirablement pour les prisonniers.

Nos maîtres nous firent descendre, mais il fut convenu avant que ce qui restait de zouaves et de volontaires allait se disséminer pour empêcher de remarquer que les francs-tireurs qui formaient une si belle file de quatre n'était plus complète.

Les prisonniers étaient épars dans la cour pataugeant dans une mer de boue ; et sans qu'on lui donnât aucun ordre, un cavalier se mit à faire caracoler son cheval en le poussant sur eux, comme il aurait pu faire pour réunir un troupeau de bestiaux. J'allai à l'officier qui regardait philosophiquement en fumant son cigare, je me plaignis amèrement en lui disant : « Ordonnez-nous de nous mettre en colonnes, nous obéirons, mais ne nous faites pas traiter comme des animaux :

nous sommes Français. » A ce mot de Français qui m'étrangla dans la gorge, je songeai à toute notre honte : le sang me monta au visage et je m'en fus sans pouvoir ajouter un mot. L'impression que je ressentis à ce moment me fit tant de mal que j'ai rarement éprouvé une sensation aussi douloureuse.

L'officier ne tint aucun compte de ma réclamation ; il était le maître : une humiliation si bien sentie lui paraissait sans doute une bonne chose. Je repris ma place et ne bougeai pas lorsque le cavalier qui avait tout vu arriva sur moi. Au risque d'être blessé, je le forçai à me pousser complètement avec son cheval ; mais à ce moment, je levai à deux mains avec rage un mauvais bâton de tente et je blasphémai, ce qui ne m'était jamais arrivé, je crois. Puis, mes deux mains retombèrent inertes. Le regard que j'avais lancé à cette brute de soldat avait dû être de feu, car d'un groupe de ses collègues qui nous regardaient flegmatiquement, se firent entendre ces paroles :

« *Great expression.* » Oui, je crois que mon visage devait bien exprimer la colère, car je la ressentais, et le cavalier comprit que si nous nous étions rencontrés armés l'un des deux serait tombé. Il me reconnut en arrivant à Beaugency, au moment où quelques mobiles avaient tenté d'entrer dans les maisons et brandissant son sabre au-dessus de moi : « *Vous, franc-tireur, nixt échapper* » ; je me tins pour averti.

Enfin, la colonne fut formée et on nous compta, l'opération fut répétée plusieurs fois ; le nouvel officier ne pouvait trouver le nombre qu'on lui avait indiqué, quelques prisonniers manquaient à l'appel.

La route fut aussi triste qu'à l'ordinaire, nous passâmes à Mer, j'étais venu voir là mon frère officier de dragons, il y avait deux mois, c'était un peu plus gai. Un ou deux habitants nous crièrent bien : « Les portes sont ouvertes, entrez donc ! » La surveillance était trop grande, il n'y avait pas moyen. Cependant un des zouaves pontificaux, nommé Helbert,

me dit qu'il voudrait bien essayer ; le soir, j'eus beau le chercher dans la colonne, l'appeler dans l'église, sonder tous les coins, car je le savais souffrant, personne ne répondit. Nous avions grand intérêt à le trouver : il portait les provisions et nous n'avions pas mangé depuis le matin. Il restait entre autres une des deux bouteilles de vin vieux du bon habitant de Blois. Jugez de notre contrariété de ne le plus trouver. Un sergent de la ligne me dit qu'il l'avait vu entrer dans une maison sur la route, que deux soldats l'avaient poursuivi, mais étaient revenus seuls. Tant mieux pour lui, mais nous ? Rien à manger, nous qui avions si faim et qui soupirions après ce bon vin, après ce festin ! Les malédictions, les récréminations s'élevèrent de tous côtés dans notre petite troupe, d'autant plus que nous n'avions pour nous coucher que la dalle nue derrière le maître-autel : tous les bancs, les chaises avaient été brûlés. Enfin, nous pûmes acheter un peu de vin et comme nous avions

du pain, nous finîmes par nous restaurer.

J'avais dit à un habitant en passant dans la rue d'aller prévenir les parents de deux volontaires vendéens qui s'étaient enrôlés à Beaugency qu'il y avait là de leurs camarades. Ces excellentes personnes vinrent bientôt ; nous leur donnâmes des nouvelles des leurs et nous les priâmes de nous apporter de la soupe, ce qu'elles firent ayant également des déguisements préparés, mais trois sentinelles empêchèrent qu'elles pussent nous les passer. Nous étions veillés : on s'était sans doute aperçu de l'évasion des nôtres.

Nous nous couchâmes : nous eûmes bien froid et le lendemain une nouvelle soupe que ces excellentes femmes nous apportèrent nous fit grand bien, surtout à moi qui me sentais malade. Ce qu'il y avait de triste, c'était de voir les malheureux affamés nous entourant et demandant une seule cuillerée de soupe pour

l'amour de Dieu. Dans ces conditions, on mange mal à l'aise, je l'assure.

Le signal du départ fut donné : nous ne nous pressâmes pas. Nous trouvâmes couchés encore sur les dalles au moins dix ou douze prisonniers dans l'impossibilité de marcher, et en sortant les sœurs de charité, secondées par deux autres habitants, nous donnèrent comme à tous un morceau de pain. Nous étions en retard : la tête de la colonne était loin, il nous fallut courir. Dans une première rue, ne voyant presque pas de soldats nous suivant, je songeai à entrer dans une maison ; j'avais le soleil dans les yeux, je ne voyais pas devant moi, je ne le fis pas et bien m'en prit. Une trentaine de soldats, qui n'étaient pas de service, fumaient leur pipe au bout de la rue et nous regardaient. Comme franc-tireur « Garibâldi », comme ils nous appelaient, je n'avais pas d'indulgence à attendre. Je doublai le pas et dans la rue suivante ne voyant que des gardiens loin de moi, je demandai de la tête l'as-

sentiment d'une femme qui était sur le seuil de sa porte : elle se rangea et j'entrai vivement. Elle me mit dans une arrière chambre où se trouvait déjà un mobile. Je lui observai que j'étais franc-tireur et que si j'étais pris je serais fusillé et elle aussi. A ce moment, son mari entra. Il me dit qu'ils savaient à quoi ils s'exposaient, mais c'est égal nous vous sauverons tout de même ! C'était beau ! Je montai au grenier ; le mari me donna son propre pantalon et son paletot, il avait déjà habillé tant de prisonniers échappés qu'il ne lui restait presque plus d'effets. Quelle belle conduite de la part d'un père de plusieurs enfants, qui se dépouillait de tout pour aider à la fuite des prisonniers ! Un instant après j'étais rasé et méconnaissable. On me proposa à déjeuner, j'assurai que j'avais de l'argent et que je pouvais tout payer. Ce furent les deux sœurs de M. Anjard qui se mirent à la recherche des provisions. Elles ne purent trouver que deux petites côte-

lettes de veau : le pays était ruiné. Il ne restait plus rien; le sucre valait 5 francs la livre, et elles faisaient cuire pour leur dîner un pot au feu de cheval sans légumes. Elles me dirent que depuis deux mois on n'avait guère d'autre viande dans le pays et qu'elles avaient fini par s'y habituer. Pendant que je me reconfortais un peu, une chose me pesait; j'avais laissé dans la colonne M. Lafontanelle, le brave éclaireur qui était venu si bien aider la première compagnie. Je dis tous mes regrets à mes hôtes qui allèrent aussitôt voir chez leurs voisins. Jugez de ma joie : il était sauvé. Lorsqu'il m'avait vu entrer dans une maison, il en avait fait autant et n'était qu'à quelques portes de moi. Je m'informai alors du jeune zouave pontifical, M. Lecuyer, de Cambrai, si discret, si attentif à m'aider autant qu'il le pouvait. Le pauvre garçon s'était effrayé de rester seul il avait rencontré une bonne âme et avait fait comme nous. Lorsque nous nous revîmes, nous nous embrassâmes de bon

cœur. Tout n'était pas fini : la Loire restait à traverser. Les passeurs étaient prisonniers à la mairie, le pont était sévèrement gardé, on n'ignorait pas que beaucoup d'hommes s'étaient échappés ; mais à n'en pas douter les soldats polonais qui nous conduisaient s'étaient prêtés à tout cela.

Guidés par nos hôtes, nous suivîmes les bords de la Loire pendant deux lieues et nous trouvâmes enfin un passeur. Je fis emplette d'une magnifique friture de barbillons et gaiement, riant de nous voir dans nos nouveaux costumes qui nous rendaient méconnaissables au point que nous avions eu de la peine à nous reconnaître, nous gagnâmes l'autre rive. Cela nous fit plaisir de la toucher. Nous entrâmes en pleine Sologne et le soir nous arrivions chez un bon vieux garde auquel nous demandâmes l'hospitalité. Il nous accueillit de son mieux et se mit en devoir de faire cuire le poisson. Je n'ai jamais vu mettre tant de beurre

dans une marmite, mais aussi je n'ai jamais mangé ni si bonne matelotte, ni meilleure friture, tout en faisant la part de l'appétit. Enfin, nous couchâmes dans un lit et le lendemain, après avoir vu encore quatre uhlans passer en reconnaissance sur la route, nous prîmes congé de nos hôtes auxquels j'eus toutes les peines du monde à faire accepter le montant de nos dépenses matérielles. Quant à notre excellent guide, il s'obstina à ne rien accepter ; il était digne d'être de Beaugency, pauvre ville qui a eu tant à souffrir des exactions prussiennes et dont les habitants, surtout les pauvres et la classe ouvrière, ont fait de si grands sacrifices et montré tant de zèle pour secourir les prisonniers qui passaient alors presque journellement par colonnes de deux mille. Il s'appelait M. Tauvin, et M. Lafontanelle était le quatorzième prisonnier qu'il sauvait, habillait et faisait déjeuner.

Les trois évadés poursuivirent donc

leur route au travers la Sologne avec énergie, évitant autant que possible les villages, car les maires, les adjoints étaient sévères et cherchaient à faire rejoindre aussitôt leurs corps aux prisonniers évadés. A Ecueillé, je trouvai un maire, M. David, qui fit exception et nous aida tant qu'il put. Me sentant malade et trouvant avec mes amis avoir bien acheté un congé de quinze jours, je voulais gagner la Dordogne. J'avais la fièvre et le quatrième jour, à sept heures du soir, au moment où je n'avais plus pour force que l'excitation qu'elle donne, nous arrivions près de Clion, chez mon bon ami, M. le baron de Wissel, dans des costumes à faire frémir et trempés jusqu'à mi-jambe, car depuis deux heures, guidés tant bien que mal par un garçon de ferme, nous traversions bois et marécages. M. de Wissel nous reçut à bras ouverts, nous prépara lui-même tout ce qu'il nous fallait pour nous habiller complètement. Un si excellent

accueil de la part de M. et Mme de Wissel nous fit autant de bien au moral qu'au physique. Je ne pus rien prendre, mais je me sentais heureux d'être chez d'aussi bons amis. La fièvre continua et le surlendemain, M. de Wissel en assistant à la visite du médecin, M. le Dr Brun, qui m'a soigné avec un grand dévouement, me dit le premier : « C'est la petite vérole. » J'étais désolé, moins de la maladie en elle même que de l'apporter en remerciements à nos excellents hôtes. M. de Wissel s'efforça de me calmer et coupa court à tout en me disant nettement : « Je suis bien heureux que vous soyez arrivé, je vous soignerai, » et ses yeux prouvaient qu'il disait vrai. Mes deux amis voulaient se dévouer tous les deux et me rester : je décidai M. Lafontanelle, aussi malade, à rentrer chez lui, et mon jeune zouave pontifical s'installa premier aide de M. de Wissel. C'est à leurs soins si assidus que j'ai pu revoir mes frères et que dans le mois de janvier

j'ai échappé pour la quatrième fois à la mort. Pendant ce temps notre licenciement arrivait et c'est ainsi que j'ai terminé ma campagne.

Louis de FONTENAY.

P. S. — Je suis retourné à l'endroit où nous nous sommes battus. J'ai appris des gens de Champagny que deux des hussards en reconnaissance que mes camarades tirèrent furent gravement blessés.

La balle qui avait fait tomber la neige sur moi était bien juste au milieu de la petite souche enfoncée de quatre à cinq centimètres. Sans l'arbre, elle m'arrivait en pleine poitrine. J'ai pu la rapporter.

Aucun de nous n'a tiré l'ennemi à plus de quatre-vingts mètres.

Il n'est pas surprenant que j'aie perdu ma compagnie, étant passé à gauche de la ferme, tandis qu'elle passait à droite. Une fois engagée dans le chemin creux, je ne pouvais la voir.

Du point où j'étais quand j'ai tiré le lieutenant, il n'y avait bien que trente pas. La balle l'avait traversé de part en part ; d'après les gens du pays, ses camarades témoignèrent les plus grands regrets de sa mort.

M. Lafontanelle avait tiré juste et ma seconde balle ne s'était pas non plus perdue, car le soldat étendu raide mort les avait reçues toutes les deux, une l'avait frappé au cou et l'autre dans l'aine. J'ai retrouvé mon fusil cassé, ma bandoulière rouge et mon sabre-baïonnette, qui s'était conservé sans être rouillé.

Le soldat, qui avait bien voulu se charger de faire passer mon billet à mon père lorsque je partais en colonne de Champagny, n'était autre que le major commandant du 16e hussards, baron Heintz. Il s'informa, finit par trouver un prêtre qui me connaissait, écrivit très aimablement à mon père et fit donner des laissez-passer à l'exprès.

On m'a dit à Champagny que nous

n'avions été graciés que par un mal entendu. J'aime mieux croire que nos adversaires étaient moins sanguinaires qu'on voulait bien le dire et que les volontaires de Cathelineau — comme ceux de Charette — avaient au moins leur estime.

Depuis, j'en ai eu la certitude.

A M. ROBERT DE FONTENAY

CAPITAINE AU 6e DRAGONS

Mon cher Robert,

Si je me suis conduit en bon soldat, laisse-moi dire maintenant que c'est à toi que je le dois en grande partie. Tu es mon cadet et tu m'avais donné l'exemple. Lorsque je lus ta lettre me disant ce que tu avais fait à La Croix-Briquet, je me promis de rester digne de toi. — J'avais dit également à tes amis que si l'occasion se présentait, les volontaires de Cathelineau soutiendraient les dragons, qu'ils pouvaient compter sur eux. — Je suis bien aise d'avoir pu prouver que sans doute j'aurais tenu ma promesse. — Mais tu peux t'attribuer la bonne part du mérite. — Que nos amis jugent.

Je t'aime de tout mon cœur.

Ton frère,

Louis.

COMBAT DE LA CROIX-BRIQUET

Nous recevons sur le combat de la Croix-Briquet les renseignements authentiques que voici :

Le 26 septembre, à midi et demi, le 2e escadron de dragons, au nombre de quatre-vingts cavaliers, quittait le bivouac de Cercottes et se dirigeait sur Artenay afin de reconnaître l'ennemi. Après avoir traversé le village de Chevilly, le lieutenant-colonel qui dirigeait la reconnaissance, apercevant quelques uhlans sur la gauche de la colonne, donna l'ordre d'envoyer un peloton pour les observer. Il désigna le sous-lieutenant de La Guesnerie qui eut mission d'arrêter sa troupe à moitié chemin et se porta en avant avec deux cavaliers.

Cet officier, ayant reconnu qu'il avait

affaire, non à quelques éclaireurs, mais à un peloton bien constitué, se mit à le poursuivre vigoureusement. On envoya pour le soutenir le 4e peloton commandé par le lieutenant Petit, auquel s'adjoignit M. de Fontenay, capitaine en deuxième de l'escadron.

Au bout de quelques instants, les deux pelotons réunis chargeaient sous la direction de M. de Fontenay. Ne pouvant atteindre l'ennemi, cet officier arrêta sa troupe ; il fit faire un feu bien nourri qui produisit un excellent résultat. Le peloton prussien alla se rallier à son escadron alors placé sur la route d'Artenay et qui tout entier reprit aussitôt l'offensive. M. de Fontenay se voyant menacé à son tour chargea avec tant de vigueur que les deux troupes se traversèrent dans le choc. Le lieutenant Petit et le sous-lieutenant de La Guesnerie furent grièvement atteints de plusieurs coups de lance. M. Petit, malgré sa blessure, resta en selle et parvint à se faire jour dans la mêlée ; mais M. de La Gues-

nerie, dont le cheval blessé aussi s'était renversé, fut moins heureux et resta sur le terrain. Le capitaine de Fontenay et M. Petit ne purent rallier autour d'eux que quelques cavaliers, les autres ayant dépassé de fort loin la ligne ennemie.

Le lieutenant-colonel, voyant ce détachement aux prises avec des forces supérieures, donna l'ordre de l'appuyer avec le reste de l'escadron ; mais après avoir galoppé pendant deux kilomètres environ, le capitaine Rousseau s'aperçut qu'il était menacé sur sa droite par un régiment de cuirassiers placé au-delà du chemin de fer qu'il cherchait à franchir.

Voyant le danger, il fit mettre pied à terre à la moitié de sa troupe et lui ordonna de sauter par dessus la häie protectrice de la voie pour commencer un feu bien nourri. Cette mousqueterie, bien dirigée, l'arrêta court et l'obligea à reculer rapidement.

Cependant, plusieurs escadrons de uhlans s'étaient formés sur la route en avant d'Artenay, s'apprêtant à charger.

Devant cette attitude menaçante, le capitaine Rousseau fit monter ses hommes à cheval et déploya son premier peloton en tirailleurs, ce qui les maintint en respect.

Quand ils s'aperçurent enfin qu'ils n'avaient devant eux qu'une faible troupe, ils chargèrent eux-mêmes avec vigueur, et, pour éviter un pareil choc, nos dragons se retirèrent en bon ordre, protégés par un escadron du 6e hussards et deux compagnies de garde nationale mobile.

L'ennemi, devant ce secours inattendu, se hâta de faire demi-tour. Le capitaine Rousseau reprit immédiatement l'offensive avec les hussards et les repoussa dans la direction d'Artenay.

A ce moment, le lieutenant-colonel fit sonner le ralliement général, et tous reprirent ensemble le chemin du bivouac.

Dans ces deux combats distincts, l'ennemi a dû subir des pertes très sérieuses ; on croit pouvoir les évaluer au chiffre de quatre-vingts à cent, tant morts que

blessés. Un sous-officier de uhlans et un cheval sont tombés en notre pouvoir. De notre côté, nos pertes sont sensibles : M. Petit, lieutenant, et M. de La Guesnerie, sous-lieutenant, ont été grièvement blessés ; vingt-deux dragons, dont trois sous-officiers et trois brigadiers ont disparu ; six autres blessés ont pu nous rejoindre ; vingt-quatre chevaux, dont un d'officier, manquent également.

Tous, officiers, sous-officiers et soldats ont montré la plus grande énergie. Le capitaine Rousseau a conduit l'affaire avec l'intelligence d'un officier aussi sagace que brave. Le capitaine de Fontenay a mené la charge avec beaucoup d'entrain ; il a fait preuve d'un grand dévouement en mettant pied à terre et en cherchant à enlever avec quelques cavaliers M. de La Guesnerie, blessé ; ce qui, malheureusement, n'a pu avoir lieu.

On a distingué aussi la conduite de MM. Petit et de La Guesnerie : ils ont eu, dans cette circonstance, un entrain et une vigueur bien rares.

Le dragon Lordereau, qui a été trouvé percé d'une dizaine de coups de lance, a fait une défense héroïque.

Le trompette Madergand a tué un officier de uhlans.

A ceux des officiers déjà cités, joignons les noms de M. de Champtorin, lieutenant en premier, et de MM. Maigret et Broussain, tous deux sous-lieutenants. Ce sont les noms d'hommes intrépides et qui savent faire leur devoir.

(Extrait du *Journal du Loiret*, du 30 septembre 1870).

Beaugency, 27 septembre.

Mon cher Louis,

Hier, nous avons eu un engagement sérieux près d'Artenay avec des uhlans, j'étais en tête de la charge, et je n'ai pas été blessé. Dieu m'a protégé ; les deux officiers qui chargeaient à côté de moi ont été blessés. De La Guesnerie vient de nous rejoindre, il est blessé, mais il va aussi bien que possible.

R. DE FONTENAY.

Beaugency, 28.

Mon cher Louis,

Voici les détails de l'affaire à laquelle j'ai assisté hier.

Le 26, vers deux heures, avec deux escadrons, l'un de hussards, l'autre de dragons, nous sommes partis dans la direction d'Artenay ; à quatre kilomètres de ce village, nous vîmes sur la gauche quelques éclaireurs. De La Guesnerie, avec son peloton reçut l'ordre de les observer ; mais bientôt nous nous aperçûmes que ces éclaireurs étaient soutenus par un peloton de uhlans ; on me commanda alors de rejoindre de La Guesnerie avec un autre peloton. Ce fut bientôt fait et nous nous mîmes en commun à poursuivre ces uhlans, qui filaient à quatre cents mètres devant nous. Nous leur envoyâmes quelques coups de fusil, ce qui accéléra singulièrement leur marche. Mais craignant

quelque piège, je fis passer au pas et continuer le feu.

Les uhlans continuèrent à se retirer jusque sur la route, là, ils nous firent face, car derrière cette route qui était en chaussée, se trouvait un escadron rangé en bataille et que nous ne pouvions voir.

Se voyant plus nombreux que nous, ils se précipitèrent en avant sur nous au grand galop en poussant des hurrahs terribles.

Je commandai alors chargez et sans regarder si mes deux pelotons me suivaient, je me précipitai à leur rencontre, le sabre dans la main gauche et le revolver dans la main droite. Le capitaine de uhlans était à quelques pas en avant, je passai à sa gauche à un mètre de lui et lui envoyai un coup de revolver. Mon gredin de revolver, soit que la cartouche fut mauvaise, soit que la petite baguette ne fut pas assez tirée, ne partit pas. Je le laissai tomber au bout de sa ficelle et me servis de mon sabre pour

écarter les lances que je voyais dirigées contre moi.

Mon trompette qui me suivait fut plus heureux et avec son pistolet, il décrocha le gros capitaine.

Je traversai la ligne et la retraversai dans l'autre sens ; poursuivi par trois ou quatre uhlans qui s'acharnaient après moi et dont ceux qui me suivaient me débarassèrent, et au bout de quelques minutes, je fis sonner le ralliement sur la route, à deux cents mètres du point où avait eu lieu la rencontre.

La mêlée a été fort chaude et nous avons fait beaucoup de mal à l'ennemi.

M. Petit, lieutenant en 2e, a été blessé de cinq coups de lance. De La Guesnerie a eu son cheval tué, et pendant qu'il était à terre, il a été percé de trois coups de lance. J'ai eu quatre morts, cinq ou six blessés et un certain nombre de disparus.

Après ce premier engagement, le reste de l'escadron et celui de hussards sont venus à notre secours, et les uhlans dans cette journée ont perdu de soixante à

quatre-vingts hommes dont plusieurs officiers. La Guesnerie est parti pour Angers, il s'en tirera. M. Petit aussi. Mon pauvre dragon a été tué, mais dans le deuxième engagement ; nous partons ce soir à six heures. Après notre affaire, les Prussiens se sont retirés à deux lieues d'Artenay.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que mon père.

R. de Fontenay.

Le 29. Je viens de visiter mes blessés, ils sont quinze environ, ils s'en tireront tous j'espère, je n'ai que quatre hommes de tués, entre autres mon infortuné dragon.

Les Griffays, près Angers, 30 septembre.

Monsieur,

Je viens vous donner des nouvelles de monsieur votre frère Il était à l'affaire d'Artenay, d'où il s'est tiré sain et sauf, il n'en a pas été de même de mon fils, son sous-lieutenant, qui a eu l'honneur de recevoir trois coups de lance, l'un à la joue, l'autre au cou, l'autre au côté gauche, heureusement les blessures ne sont pas profondes, il a pu nous arriver le surlendemain.

Monsieur votre frère a montré à mon fils le plus grand dévouement ; le cheval de mon fils abattu l'a entraîné dans sa chute, c'est dans ce moment qu'il a reçu ces coups de lance. Son capitaine l'aurait vu tomber au milieu d'une mêlée superbe, me dit mon militaire ; c'était lui qui en reconnaissance à la tête de son peloton avait rencontré les uhlans et les avait abordés franchement.

Le capitaine a soutenu son officier avec tout son entrain, il ne pouvait parer les coups, il voulut du moins l'enlever des mains de l'ennemi, il ne put réussir cette première fois à remettre à cheval mon fils. Forcé de se retirer, il a eu le dévouement de revenir avec deux dragons le rechercher mort ou vivant. Il vivait, mais à bout de force par la perte du sang, il ne put encore le mettre sur son cheval. Une charge de cuirassiers blancs arrivait, il fallut que mon fils exigeât de votre frère qu'il se retirât. Mon pauvre garçon a reçu tout le passage de deux escadrons sur son corps, pas un cheval ne lui a touché, les nobles bêtes ne partagent pas l'animosité de leurs conducteurs. Échappé à ce danger, il est tombé dans une ambulance qui l'a transporté à Artenay. Placé chez un bon habitant, car il n'y avait plus de place à l'ambulance, il a trouvé moyen de s'évader dans la nuit, de regagner Orléans et de nous arriver. Il était bien fatigué de son voyage, mais nous bien heureux de le

voir échappé aux coups et aux mains de nos ennemis. Vous voyez, monsieur, dans ce récit sommaire, combien monsieur votre frère a apporté de dévouement et de générosité vis-à-vis de son frère d'armes ; je ne souhaite pas que mon fils soit à même de lui rendre le même service, soyez sûr que le cas échant il le ferait. Merci, mille fois merci à monsieur votre frère.

Ch. DE LA GUESNERIE.

FIN

Bellême, imp. G. Levayer


Digitized by Google

Bellême (Orne), imp. G. Levayer

